L'Initiation

Revue philosophique indépendante des Hautes Études



Hypnotisme, Force psychique
Théosophie, Kabbale
Gnose, Franc-Maçonnerie
Sciences Occultes

16e VOLUME. — 5me ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 10 (Juillet 1892)

RÉDACTION : *29, rue de Trévise, 29* PARIS || Administration, Abonnements : *58, rue St-André-des-Arts, 58* PARIS

Le Numéro UN FRANC. Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *militarisme* et la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 50 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement le 15 de chaque mois et compte déjà trois années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

Principaux Rédacteurs et Collaborateurs de *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIQUE

F. Ch. Barlet. S.·. I.·. ℵ — Stanislas de Guaita. S.·. I.·. ℵ — Julien Lejay, S.·. I.·. ℵ — George Montière, S.·. I.·. ℵ — Papus, S.·. I.·. ℵ.

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Abil-Marduk. — Aleph. — Le F.·. Bertrand 18e.·. — René Caillié. — A. C. Tshéla. — Camille Chaigneau. — Chimua du Lafay. — G. Delanne. — Delézinier. — Jules Doinel. — Fabre des Essarts. — Dr Fugairon. — Jules Giraud. — Horace Lefort. — L. Lemerle. — Donald Mac-Nab. — Marc Haven. — Marcus de Vèze. — Lucien Mauchel. — Napoléon Ney. — Eugène Nus. — Horace Pelletier — Philophôtes. — G. Poirel. — Quærens. — Raymond. — A. Robert. — A. de Rochas. — Rouxel. — Paul Sédir. — Selva. — L. Stevenard. — Pierre Torcy. — G. Vitoux. — F. Vurgey. — Henri Welsch. — Oswald Wirth.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

Maurice Beaubourg. — E. Goudeau. — Manoël de Grandford. — Jules Lermina. — L. Hennique. — R. de Maricourt. — Catulle Mendès. — Emile Michelet. — George Montière. Léon Riotor. — Saint-Fargeau. — Ch. de Sivry. — Ch. T[illegible]

4°

POÉSIE

Ch. Dubourg. — Rodolphe Darzens. — R. de Maricourt — Paul Marrot. — Robert de la Villehervé.

GROUPE INDÉPENDANT

D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

SOCIÉTÉ D'ETUDES THEORIQUES ET PRATIQUES DES FORCES ENCORE NON DÉFINIES DE LA NATURE ET DE L'HOMME

Membres. — Les membres ne payent ni cotisation, ni droit d'entrée. Tout abonné de l'*Initiation* ou du *Voile d'Isis* reçoit sa carte de membre associé sur sa demande.

Quartier Général. — La Société comprend 22 Groupes d'études théoriques et pratiques au Quartier Général, 29, rue de Trévise, Paris.

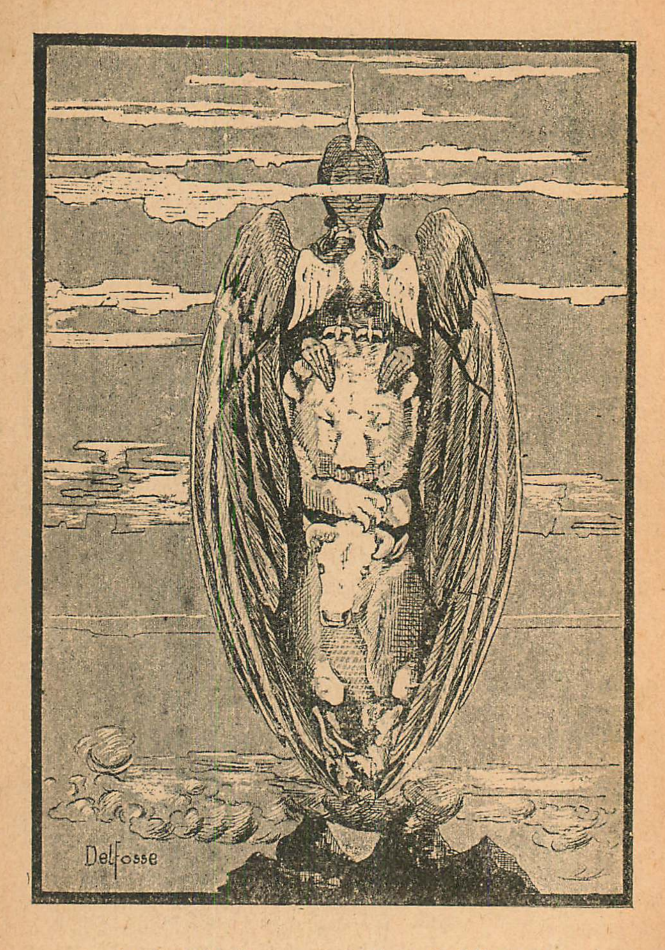
De plus, une Bibliothèque, une salle de lecture, une salle de conférences, pouvant contenir 200 auditeurs, et une librairie existent au Quartier Général.

Branches. — Des branches de *Groupes Indépendants d'études ésotériques* sont établies en France et à l'Étranger

Le Groupe compte actuellement : 21 branches règulières en France, 30 branches à l'Étranger et 23 correspondants dans les centres qui ne possèdent pas encore une Branche régulière.

Journaux. — *Propagande.* — Outre les volumes édités par la Librairie, le Groupe possède comme organe de propagande :

L'Initiation (revue mensuelle). — *Le Voile d'Isis* (journal hebdomadaire). — *Psyché* (revue mensuelle d'art et de littérature). — *La Bibliographie de la Science Occulte* (bulletin trimestriel). — De plus : *The Ligth of Paris* (journal hebdomadaire), imprimé en anglais vient d'être créé comme organe de la *Bibliothèque internationale des Œuvres des femmes*, destiné à faire la propagande de l'occultisme dans les pays de langue anglaise.



La Constitution psychologique de l'Homme

Par Papus

(Figure gravée par Delfosse).



PARTIE INITIATIQUE

Le Microcosme ou l'Homme

Rien ne paraît plus compliqué au premier aspect que l'être humain. Comment analyser tous les détails de la constitution anatomique et physiologique de cet être, sans parler même de sa constitution psychologique?

L'Esotérisme recherche partout la synthèse et laisse l'étude des détails aux puissants efforts des sciences analytiques. Voyons s'il est possible de déterminer synthétiquement les principes constituant l'être humain.

Généralement tous les organes constituant cet être humain nous apparaissent en pleine période d'action. Tout cela fonctionne, s'agite, se manifeste à nous sous mille aspects, et ce n'est qu'avec la plus grande difficulté qu'on peut déterminer les causes, peu nombreuses à travers la multiplicité des effets.

Mais voici le soir venu; les membres fléchissent, les yeux se ferment, le monde extérieur n'a plus d'action

sur l'être humain, et lui-même n'a plus d'action sur le monde extérieur : il dort. Profitons de ce sommeil pour commencer notre étude.

L'homme dort, et cependant ses artères battent, son cœur fonctionne, et le sang circule ; ses organes digestifs continuent leur travail, et ses poumons aspirent et expirent rythmiquement l'air vivifiant. Pendant ce sommeil, ce que nous appelons l'homme n'est capable ni de mouvement, ni de sensation, ni de pensée ; il ne peut ni aimer, ni haïr, ni être heureux, ni souffrir ; ses membres reposent inertes, sa face est immobile, et cependant son organisme fonctionne comme si rien de nouveau n'était arrivé (1).

Nous sommes donc amenés forcément à considérer dans l'homme :

1° Une partie machinale continuant son action aussi bien pendant le sommeil que dans la veille : c'est l'organisme proprement dit ;

2° Une autre partie, intellectuelle celle-là, apparaissant seulement dans l'état de veille : c'est ce que nous appelons la Conscience, l'Esprit.

Le domaine de l'organisme semble donc aussi bien tranché que celui de l'esprit. Mais que se passe-t-il dans cet organisme ?

Tout ce qui dépend de l'Esprit, les membres, la face et ses organes, la voix, la sensibilité générale même, tout cela repose, nous l'avons vu. Mais tout cela entoure

---

(1) Le phénomène du rêve vient à peine troubler ce repos et rappeler l'existence du principe supérieur.

l'être humain, tout est périphérique. C'est dans l'intérieur du tronc, dans les trois segments qui le constituent : ventre, poitrine et tête que se passent les phénomènes producteurs de la marche automatique de la machine humaine.

Comme toute espèce de machine, l'organisme humain possède des organes mus, une force motrice et un centre d'entretien et de renouvellement de cette force motrice.

Ainsi, si nous considérons, en prenant un exemple très matériel, une locomotive, nous y trouverons des organes d'acier mus par de la vapeur, et le renouvellement de cette vapeur est entretenu par un dégagement continuel de chaleur.

De même dans l'organisme humain nous trouvons des organes de constitution particulière (organes à fibres lisses) artères, veines, organes digestifs, etc. etc., mus par de la force nerveuse transportée par les filets du grand sympathique. Cette force, ainsi que la vie particulière de chacune des cellules constituant les organes, est entretenue par le courant sanguin artériel. Donc : organes, centres d'action des forces diverses, force motrice nerveuse et force animatrice sanguine : tels sont les principes essentiels qui constituent la machine humaine en action.

Mais l'homme s'éveille. Quelque chose de plus vient s'ajouter aux forces précédentes. Les membres, qui reposaient, s'agitent ; le visage s'anime, et les yeux s'ouvrent; l'être humain qui était étendu se dresse et parle. Une vie nouvelle va commencer, pendant que la vie organique poursuivra mécaniquement son action.

Le principe qui vient d'apparaître diffère essentiellement des principes précédents : il a ses organes d'action particuliers dans le corps (organes à fibres striées); il a un système nerveux spécial ; il se sert du corps comme un ouvrier se sert d'un outil, comme le mécanicien se sert de la locomotive : il gouverne tous ces centres et tous ces organes périphériques qui reposaient tout à l'heure. Ce principe, nous l'appelons l'Esprit conscient.

Si nous résumons l'exposé précédent, nous trouvons dans l'homme trois principes : *ce qui supporte* tout, c'est LE CORPS PHYSIQUE; *ce qui anime et ce qui meut* tout, formant les deux pôles d'un même principe, L'AME; enfin *ce qui gouverne* l'être tout entier, L'ESPRIT.

Le corps physique, l'âme ou médiateur plastique doublement polarisé, l'esprit conscient, tels sont les trois principes généraux constituant l'être humain.

Si l'on prend garde que le médiateur plastique est double, on peut dire que l'homme est composé de trois principes organiques : *ce qui supporte*, *ce qui anime*, *ce qui meut*, le Corps, le Corps astral et l'Etre psychique synthétisés et ramenés à l'unité d'action par un principe conscient : *ce qui gouverne*, l'Esprit.

Voilà un exemple de ce qu'on appelle la Trinité dans l'Unité ou la Tri-Unité en Occultisme.

LES TROIS PRINCIPES

L'Etre humain est donc composé de trois principes : le corps physique, le médiateur plastique ou âme et

l'Esprit Conscient. Ce dernier terme synthétise les termes précédents et transforme en unité la Trinité organique (1).

Rappelons que les occultistes de tous les âges et de toutes les écoles sont d'accord sur cette division fondamentale en trois principes. Cependant l'analyse de ces principes, l'étude de leur action physique, passionnelle ou intellectuelle, de leur localisation anatomique ou psychologique, a conduit diverses écoles à des *subdivisions*, purement analytiques, du reste. Mais la base immuable de l'enseignement ésotérique, c'est la doctrine des trois principes (2).

Le corps physique *supporte* tous les éléments constituant l'homme incarné. Il a son centre d'action dans l'abdomen.

Le corps astral *anime* tous les éléments constituant l'homme incarné. Il a son centre d'action dans la

---

(1) Il y a trinité et unité dans l'homme, ainsi que dans Dieu. L'homme est un en personne; il est triple en essence; il a le souffle de Dieu ou l'âme, l'esprit sidéré et le corps.

PARACELSE (XVIe siècle).

(2) La loi de toutes ces subdivisions a été donnée au point de vue mathématique par Hœné-Wronski, en 1800, sous le nom de *Loi de Création*.

L'Unité se manifeste d'abord en un ternaire (comme dans notre première analyse de l' tre humain.

De ces trois éléments primitifs dérivent quatre éléments secondaires (3+4=7), ce qui porte à sept le nombre des éléments résultant de la première analyse.

Les théosophistes en sont là.

Mais Wronski va plus loin et détermine trois nouveaux éléments, dérivés de l'action des éléments positifs sur la série négative et réciproquement, ce qui porte à dix les termes de l'analyse. (Les dix Séphiroth de la Kabbale).

En synthétisant ces termes par l'Unité, on obtient la série complète de Wronski, l'auteur qui a atteint la synthèse la plus complète qu'ait produite le XIXe siècle.

poitrine et constitue le principe de la cohésion de l'Être humain.

L'Être psychique *meut* tous les éléments constituant l'homme incarné, à l'exception des éléments placés sous la dépendance de l'Esprit : il a son centre d'action à la partie postéro-inférieure de la tête (1).

L'esprit, synthétisant en lui les trois principes précédents, *gouverne*, éclairé par l'Intelligence et servi par la Volonté, l'organisme tout entier. L'Esprit a son point d'appui dans le cerveau matériel ; mais, sauf de rares exceptions, il n'est pas complètement incarné dans l'Être humain (2).

LE CORPS PHYSIQUE

Ce qui supporte tous les éléments constituant l'être humain sur la Terre, c'est le corps physique.

Le Corps physique fournit à sa propre constitution le squelette, les muscles et les organes digestifs, ainsi que toutes leurs dépendances. Il fournit au corps astral les hématies, les organes circulatoires et toutes leurs dépendances. Il fournit à l'Être psychique tous les principes matériels du système nerveux ganglionaire. Il fournit enfin à l'Esprit tous les principes matériels du système nerveux conscient.

---

(1) Trois mères dans l'homme : la Tête, le Ventre et la Poitrine. La tête a été créée du Feu, le ventre de l'Eau, et la poitrine, milieu entre eux, de l'Esprit.

SEPHER JESIRAH (IIe siècle, d'après Ad. Franck).

(2) La tête est le siège de l'âme intellectuelle ; la poitrine, de l'âme vitale ; le ventre, de l'âme sensitive.

ROBERT FLUDD (XVIe siècle).

Les éléments matériels de l'être humain se renouvellent sous l'influence des aliments transformés par l'appareil de la digestion *en chyle*. Le centre de renouvellement et d'action du corps physique est donc placé dans l'abdomen.

Le Corps physique circule dans l'organisme par le système des vaisseaux lymphatiques, sur le trajet desquels sont placés des ganglions, centres de réserve matériels.

Le corps physique, dirigé dans sa marche organique par l'*Instinct*, se manifeste à l'Esprit conscient par les besoins.

LE CORPS ASTRAL

Ce qui anime tous les éléments constituant l'être humain, c'est *le Corps astral*.

Le corps astral est le double exact du corps physique. Il constitue une réalité organique, et il possède des organes physiques, des centres d'action et des localisations.

Les organes physiques spécialement affectés au corps astral sont les organes de la respiration et de la circulation et toutes leurs dépendances.

Le centre d'action du corps astral est donc dans la poitrine. Ses fonctions organiques s'entretiennent sous l'influence de l'air atmosphérique, transformé par l'appareil respiratoire en force vitale fixée sur le globule sanguin (oxyhémoglobine (1).

(1) L'âme sensitive ou élémentaire réside dans le sang et est l'agent de la sensation, de la nutrition, de la reproduction, en un mot de toutes les fonctions organiques.

ROBERT FLUDD (XVIe siècle).

L'appareil circulatoire diffuse la force vitale dans tous les points de l'organisme et fournit à l'être psychique les principes nécessaires à l'élaboration de la force nerveuse (1).

Le corps astral, dirigé par le sentiment, se manifeste à l'esprit conscient par la Passion.

L'Être psychique

Ce qui meut tous les éléments constituant l'organisme humain, c'est l'*Être psychique*.

L'Être psychique est, à proprement parler, le centre de sublimation et de condensation du corps astral. Il a ses organes physiques de circulation et d'action.

Les organes physiques spécialement affectés à l'Être psychique sont les organes constituant le système nerveux ganglionnaire et toutes ses dépendances (Cervelet — *Grand sympathique. N. vaso-moteurs* (2).

---

(1) Pythagore enseignait que l'âme a un corps qui est donné, suivant sa nature bonne ou mauvaise, par le travail intérieur de ses facultés. Il appelait ce corps le char subtil de l'âme et disait que le corps mortel n'en est que l'enveloppe grossière. C'est, ajoutait-il, en pratiquant la vertu, en embrassant la vérité, en s'abstenant de toute chose impure, qu'il faut avoir soin de l'âme et de son corps lumineux.

HIÉROCLÈS, *Aurea Carmina*, v. 68 (v[e] siècle).

(2) Il y a deux sortes d'intelligences dans l'homme ; *l'intelligence matérielle* a pour tâche de diriger, de coordonner les mouvements du corps (elle ne peut point se séparer de la matière).

L'intelligence acquise et *communiquée*, indépendante de l'organisme, est une émanation directe de l'intelligence active ou universelle. Elle a pour attribut spécial la science proprement dite, la connaissance de l'absolu et de l'intelligible pur, des principes divins où elle prend sa source.

MAIMONIDES (XII[e] siècle).

Le centre d'action de l'Être psychique est donc dans la Tête (partie postero-inférieure). Ses fonctions organiques s'entretiennent sous l'influence de la force vitale apportée par le sang et transformée par l'action du Cervelet en force nerveuse (1).

L'apareil nerveux de la vie organique diffuse le mouvement dans tous les points de l'organisme et fournit à l'esprit conscient les éléments nécessaires à l'élaboration de la Pensée (2).

L'Être Psychique, guidé par l'Intuition, se manifeste à l'Esprit par l'Inspiration.

L'ESPRIT CONSCIENT

Ce qui gouverne l'être humain tout entier, ce qui sent, ce qui pense et ce qui veut, ramenant la trinité organique à l'unité de la Conscience, c'est l'Esprit immortel.

L'esprit a, dans l'être humain, un domaine d'action bien délimité avec un centre d'action, des organes et des conducteurs particuliers.

Les organes physiques spécialement affectés à l'Es-

---

(1) Il y a deux espèces d'âmes : l'âme sensitive, commune à l'homme et aux animaux; l'âme intellectuelle, immortelle ou simplement *l'esprit* (*mens*) qui n'appartient qu'à l'homme.

VAN HELMONT (XVIe siècle).

(2) Or ces sens (sens commun et imagination) ont leurs organes dans la tête ; là le sens commun et l'imagination tiennent les premières places, les premiers sièges, les premières habitations, demeures ou cellules du cerveau (quoique Aristote ait voulu que l'organe du sens commun fût dans le cœur) et la pensée ou la faculté de penser tient le haut et le milieu de la tête, et ensuite la mémoire tient le dernier ou le derrière de la tête.

AGRIP (XVIe siècle.)

prit sont les organes constituant le système nerveux conscient, avec toutes ses dépendances.

L'Esprit a donc pour centre d'action la Tête. Le corps physique lui fournit la matière du système nerveux conscient, le corps astral lui fournit la force vitale qui anime cette matière, l'être psychique lui fournit la force nerveuse nécessaire à son action. De plus chacun des trois principes fournit à l'esprit un ou plusieurs organes des sens (3).

Le corps physique fournit à l'Esprit le toucher et le goût, le corps astral lui fournit l'odorat, l'Être psychique lui fournit l'ouïe et la vue.

Ces divers sens mettent l'Esprit en rapport avec le monde extérieur.

L'Esprit est d'autre part en rapport avec l'être intérieur qui se manifeste à lui par l'impulsion sensuelle passionnelle ou intellectuelle.

C'est par la moelle épinière (portion postérieure), que les communications s'établissent entre l'Esprit conscient et chacun des trois centres organiques de l'être humain : Ventre, Poitrine et Tête.

L'Essence de l'Esprit consiste dans sa Liberté de se laisser aller aux impulsions venues de l'être intérieur ou d'y résister. C'est en cette faculté primordiale que consiste essentiellement le Libre arbitre.

L'Esprit, quoique indépendant en lui-même de

---

(3) L'homme est mortel par rapport au corps ; mais il est immortel par rapport à l'âme, qui constitue l'homme essentiel. Comme immortel, il a autorité sur toutes choses ; mais relativement à la partie matérielle et mortelle de lui-même, il est soumis au destin.

PIMANDRE D'HERMÈS (IIe siècle, d'après la critique universitaire.)

chacun des trois centres organiques, agit cependant sur eux, non pas immédiatement mais médiatement.

L'Esprit ne peut pas modifier directement la marche des organes digestifs, mais il a tout pouvoir dans le choix des aliments, et la bouche, porte d'entrée de l'abdomen, est sous la dépendance exclusive de l'Esprit, avec le Goût comme adjuvant sensoriel.

L'Esprit ne peut pas modifier directement la marche des organes circulatoires, mais il a tout pouvoir dans le choix du milieu respiratoire, et les fosses nasales, portes d'entrée de la poitrine, sont sous la dépendance de l'Esprit, avec l'Odorat comme adjuvant sensoriel.

Il résulte de là que l'Esprit peut volontairement modifier la constitution du corps physique en modifiant convenablement les aliments (1re phase de magie pratique), et que l'Esprit peut aussi agir sur le corps astral en agissant sur le rythme respiratoire et en modifiant par des parfums spéciaux l'air atmosphérique inspiré (2e phase de magie pratique).

Enfin l'action de l'Esprit sur les yeux et les oreilles permet de developper la clairvoyance et la clairaudience conscientes (3e phase de magie pratique).

Par les aliments, par l'air inspiré, par les sensations, l'Esprit agit sur l'être intérieur ; par les membres, il agit sur la Nature.

Le larynx, les yeux, considérés comme organes d'expression, la bouche, considérée de même, s'ajoutent encore aux membres dans l'action consciente de l'Esprit sur les autres hommes et le Monde extérieur, sur le Non-Moi.

En résumé, les fonctions de l'Esprit se réduisent aux données suivantes :

Anatomie et physiologie philosophique.		Grâce aux éléments matériels, vitaux et psychiques à lui fournis par les trois principes de l'Etre intérieur, l'Esprit possède des moyens d'action spéciaux.
Ce qui sent.	Il reçoit :	De l'Être intérieur des impulsions sensuelles, animiques et intellectuelles. Du Non-Moi des sensations diverses.
Ce qui pense.		Il perçoit les idées qui dérivent de ces divers états psychiques, les compare, les classe, en tire son jugement et formule enfin sa volonté.
Ce qui veut.	Il agit ensuite :	Sur l'Être intérieur par les portes d'entrée des trois centres, portes d'entrée qui sont sous sa dépendance, et par les éléments introduits dans chacun des trois centres. Il peut aussi agir sur la *périphérie* de son Etre par les membres. Sur le Non-Moi par les membres placés sous sa dépendance et par certains autres organes d'expression : la Voix, le Regard, le Geste, etc.

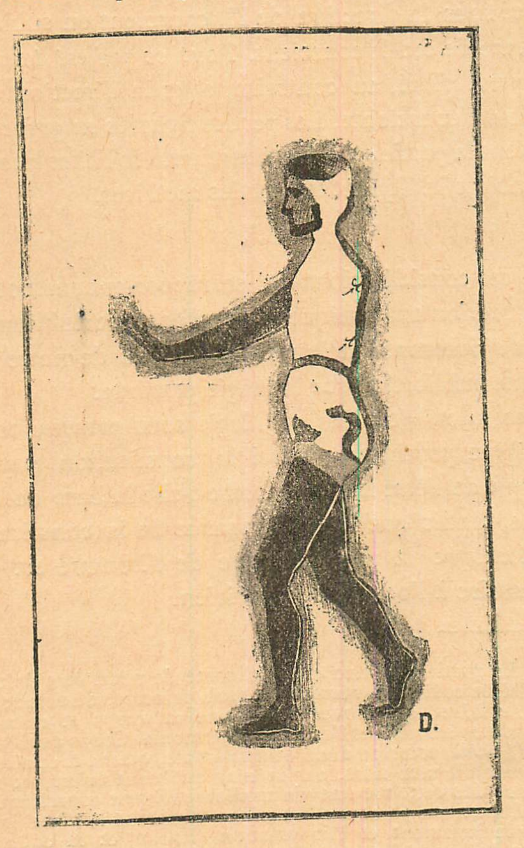
Ce qui sent et ce qui veut est en relation directe avec les organes corporels ; ce qui pense les domine au contraire.

De l'action de l'Abdomen sur le Non-Moi (aliment) résulte le chyle ; de l'action de la Poitrine sur le Non-Moi (air) résulte le dynamisme du sang ; de l'action de la Tête sur la sensation résulte l'idée.

Que résulte-t-il donc de l'action de l'Esprit conscient et sur l'Être intérieur et sur le monde extérieur ?

DE LA DESTINÉE

L'Être humain, conçu comme un tout, fabrique, par le libre emploi que fait sa volonté, des éléments



qui lui sont confiés, de la chance ou de la malchance pour son évolution future. C'est le libre arbitre qui

règle lui-même la destinée de la Monade humaine (1).

Cette figure demi-schématique représente les domaines respectifs de l'Inconscient et de l'Esprit conscient dans l'homme. *Tout ce qui est blanc* est placé sous la direction de l'Inconscient ou subit l'influence de cet Inconscient. *Tout ce qui est teinté en noir* est placé, au contraire, sous la direction de la Volonté consciente. Les parties figurées *en gris* représentent la partie *sensitive* consciente de l'Être humain; les noires indiquent les parties motrices.

*
* *

A ces considérations qui se rapportent surtout à la constitution anatomique et physiologique de l'homme, nous ajouterons quelques détails tirés de notre prochaine publication sur la Magie pratique.

Les forces étudiées en Magie sont presque toutes d'origine psychique; aussi la constitution psychologique de l'être humain forme-t-elle la base de cette étude, tandis que la connaissance de la constitution anatomique et physiologique de l'homme est plus nécessaire à l'occultiste théoricien.

---

(1) La partie sensitive et intelligente de notre être doit être considérée comme la réunion de trois principes distincts:

1° *Le Djan*, qui conserve la forme du corps et entretient dans toutes ses parties l'ordre et l'harmonie (Corps astral).

2° *L'Akko* principe divin et inaltérable, qui nous éclaire sur le bien qu'il faut faire, sur le mal qu'il faut éviter, et nous annonce dès cette vie une vie meilleure (Esprit conscient).

3° *L'Ame*, ou personne humaine, comprenant l'intelligence (*Boc*) le jugement et l'imagination (*Ronan*) et la substance propre de l'âme (*Ferouer*) (Être psychique),

A la mort, l'Akko retourne au ciel, et l'âme demeure seule responsable de nos bonnes ou de nos mauvaises actions.

ZOROASTRE (Sad-der) (500 av. J-C.)

Or Fabre d'Olivet est l'auteur qui a le mieux déterminé, à notre avis, la constitution psychologique de l'homme, telle qu'elle doit être connue de l'étudiant en Magie.

Mais la figure donnée par Fabre d'Olivet est un schéma dont la compréhension demande un travail assez considérable.

Voilà pourquoi nous avons pris la liberté d'établir la figure qu'on trouvera en tête de ce numéro de *l'Initiation*.

Cette figure représente sous forme d'*images* les impulsions auxquelles est astreint l'être humain. — C'est ainsi que les impulsions sensuelles et instinctives sont figurées par le Taureau, les impulsions passionnelles dont la colère est le type, par le Lion ; les impulsions intellectuelles, par l'Aigle (1).

La Volonté humaine, figurée par l'Ange, entoure de son action les trois sphères impulsives et peut, à son gré, paralyser leur action ou se laisser, au contraire, entraîner par elles.

De plus cette figure donne la clef des quatre tempéraments fondamentaux de l'être humain, de leur évolution et de leurs combinaisons, et, en somme, elle

---

(1) Chacun de ces trois types primitifs peut se matérialiser ou s'intellectualiser. — Ainsi le Taureau matérialisé devient le Porc, spiritualisé le Cheval. — Le Lion matérialisé est le Sanglier, spiritualisé le Chien. — L'aigle matérialisé est le Perroquet, spiritualisé le Coq. — L'homme peut ainsi être Singe ou Ange à volonté. — D'après ces déductions, un homme dont l'idéal ne vise plus que la satisfaction des appétits est constitué par un Porc comme instinct, un Sanglier comme passion, un Perroquet comme intelligence et un Singe comme volonté.

lité de certains sujets dans des liquides pour agir sur eux à distance.

Dans toutes les sciences, les chercheurs tournent en spirale autour de la vérité et s'en rapprochent de plus en plus, tout en l'envisageant chacun sous un point de vue particulier. Il ne faut donc point négliger les observations de nos prédécesseurs, mais, au contraire, les étudier avec soin pour y trouver la piste d'investigations nouvelles.

« Il sera démontré, dit Xavier de Maistre, que les traditions antiques sont toutes vraies et que le paganisme entier n'est qu'un système de vérités corrompues et déplacées ; qu'il s'agit de les nettoyer, pour ainsi dire, et de les remettre à leur place pour les voir briller de tous leurs rayons. »

ALBERT DE ROCHAS.

DE LA GUÉRISON MAGNÉTIQUE DES MALADIES PAR LEUR TRANSPLANTATION

Quand un bon aimant touche un fer, il se fait de cette pierre un écoulement magnétique de corpuscules qui aimantent ce métal, c'est-à-dire qui lui communiquent la vertu de l'aimant, comme on le voit dans l'aiguille de la boussole. Il y a des médecins qui prétendent que les malades exhalant au dehors des corpuscules *morbifiques* peuvent, par cette voie, transmettre leur maladie à un autre et s'en délivrer par une guérison qu'ils appellent *magnétique*, à cause

de quelque analogie qu'elle a avec les écoulements qui passent de l'aimant au fer.

Il y a une grosse querelle entre les savants sur ce point. Les uns disent qu'il y a bien une propagation de maladies qui n'est que trop effective, mais que la prétendue transplantation est une chose entièrement chimérique. HERMANNUS GRUBE est de ce sentiment, et il soutient, dans un petit livre qui a pour titre : *De transplantatione morborum analysis nova*, imprimé à Hambourg, en 1674, que rien n'est plus incertain et moins possible que cette guérison magnétique.

BARTHOLIN (1) combat de toutes ses forces pour la transplantation : il montre par plusieurs exemples que la chose est possible, et il ne manque pas d'appeler la raison pour prouver que cette guérison est très naturelle. Le *Journal des Savants* donna, il y a quelques années, l'extrait de ce livre, qui est tout à fait curieux. Il y a un très grand nombre d'habiles gens qui sont de l'opinion que Bartholin a suivie et qu'il explique très clairement par la philosophie des corpuscules.

Voici à peu près comme en parle le *Journal des Savants*. La transplantation des maladies, c'est quand une personne est guérie d'un mal en le communiquant à quelque bête, ou à un arbre, ou bien à une plante. C'est ainsi que Bartholon dit qu'une personne atta-

---

(1) THOMAS BARTHOLIN, né à Copenhague en 1616, mort en 1680, fut professeur de médecine à Copenhague et a fait plusieurs découvertes anatomiques, notamment sur les vaisseaux lactés, thoraciques et lymphatiques. Ses principaux ouvrages sont : *Anatomia*, 1641 ; *De luce animalium*, 1647 ; *De monstro in natura et medicina*, 1672. A. R.

quée d'une fièvre quarte fut guérie en se mettant du pain chaud sous l'aisselle et le donnant tout imbu de cette sueur à manger à un chien ; et qu'une autre fut guérie de la jaunisse en faisant un gâteau pétri avec de l'urine et de la farine, et le donnant à manger à un chat.

Robert Fludd (1) raconte comment, par le moyen de la transplantation, un nommé Joannes Rumelius Pharamandus guérissait immanquablement de la goutte. Ce docteur en médecine, dit Robert Fludd prenait des ongles des pieds et du poil des jambes des goutteux et les mettait en un trou qu'il perçait dans le tronc d'un chêne jusqu'à la moelle ; et ayant bouché ce trou avec une cheville faite du même bois, il couvrait le dessus avec du fumier de vache. Si la maladie ne revenait pas dans l'espace de trois mois, il concluait que le chêne avait assez de force pour attirer à lui tout le mal (*Philosophia Mosaïca*, lib. 2, memb.2, folio 120, sect. 2).

Ce savant Anglais prétend que cette transplantation se fait très naturellement par l'effusion de la *Mommie* ou des esprits qui résident dans le sang, et qu'on peut faire passer dans un animal, dans un arbre ou dans

(1) Né à Milgat, dans le comté de Kent, en 1574. mort en 1637, R. Fludd fut un des savants les plus singuliers de son temps. Tout en se montrant partisan outré des doctrines de la Kabbale, dont il avait sondé les mystères, il aimait les sciences exactes et faisait preuve d'un rare esprit d'observation. Nul n'avait des connaissances plus variées : il était à la fois philosophe, médecin, anatomiste, chimiste, mathématicien et physicien. Il avait construit des machines qui faisaient l'admiration de ses contemporains. Il était renommé dans toute l'Europe comme astrologue, necromancien et chiromancien.

Ceux qui cherchent à allier les sciences occultes avec les sciences positives doivent prendre pour modèle Robert Fludd.

une plante : *Mumia spiritualis cujus sedes est in sanguine microcosmico ex corpore humano, mediante quadam substantia magnetica ex eodem subjecto electa extrahi potest, atque in bestiam, arborem, vel plantam transplantari; ita ut hac etiam ratione morbus ægroti possit ab eo in dictas creaturas transferri.*

Il prouve cette effusion d'esprits par l'expérience de plusieurs chiens qui, ayant perdu leur maître, le démêlaient dans une grande foire, le suivaient partout où il avait passé, quoiqu'il fût à cheval, et enfin le trouvaient, guidés par le sentiment de la mommie spécifique qui transpirait sans cesse du corps du maître et qui laissait des traces de sa personne dans l'air, longtemps même après qu'il n'y était plus.

Cela étant supposé comme constant, il ne s'agit plus, pour la transplantation des maladies, que de trouver une matière à laquelle la mommie de la partie malade se puisse attacher facilement, afin que cette matière lui serve comme de véhicule pour la transporter dans un animal, dans un arbre ou dans une plante, ou pour la faire adopter, comme parle Paracelse, aux animaux ou aux végétaux.

Ses écrits, qui ne sont pas très communs, semblent avoir été conçus sur le plan de cette alliance.

Si Robert Fludd n'avait été qu'un philosophe mystique, planant dans les régions abstraites de la pensée, nous l'aurions passé sous silence ; mais ce fut en même temps un investigateur sagace qui, à l'aide de l'expérience, est arrivé à établir des principes propres à exercer une grande influence sur la marche des sciences physiques.

La méthode expérimentale employée par l'auteur nous rappelle, par sa rigueur mathématique, les principes de la Philosophie naturelle de Newton.

FERD. HOEFER, *Histoire de la chimie*, t. II, p. 177.

Ainsi, selon Robert Fludd, pour la phtisie ou pulmonie, il faut appliquer, sur la région du cœur, de la graine de lin ou de genièvre ; pour l'hydropisie, il faut mettre de la pimprenelle ou de l'absinthe sur le ventre du malade ; pour les ruptures ou contusions, on prend le plantain ou le mille-pertuis ; sur les tumeurs et les plaies, on applique de la persicaire ou de la petite ou grande consoude ; dans les maux de dents, des yeux, on a recours à la persicaire tachée.

On applique aussi sur le mal avec la graine ou la plante un peu de terre préparée, que l'on mêle avec d'autres terres dans laquelle on met ensuite la graine ou la plante. On laisse croître ces plantes jusqu'à ce qu'elles aient attiré à elles la mommie. Après quoi on les brûle avec la terre si la maladie est humide ; ou bien on les met sécher, si la maladie n'excède ni en chaleur ni en humidité ; et à mesure que la plante meurt et se sèche, le malade recouvre la santé. Si la maladie vient de la chaleur comme dans les pulmoniques, on jette la plante et la terre dans une eau courante.

Enfin si l'on fait manger la plante imprégnée des corpuscules morbifiques à quelque animal plus robuste que le malade, la bête prendra le mal et le malade en sera délivré.

Voilà l'opération de la transplantation des maladies, telle que Robert Fludd l'enseigne et comme elle a été pratiquée par lui et ses amis.

Il faut observer que cette Mommie se tire non seulement par la transpiration insensible, mais encore par la sueur, par les urines, par le sang, par les cheveux ou en recueillant ce qui tombe de la peau quand on la gratte un peu fort.

Ainsi, un homme de qualité en Angleterre guérissait de la jaunisse un malade fort éloigné pourvu qu'il eut de son urine. Ce qu'il faisait de la sorte. Il mêlait cette urine avec des cendres de bois de frêne et il en formait 3 ou 7 ou 9 petites boules, et ayant fait au haut de chaque boule un trou, il y mettait une feuille de safran et le remplissait de la même urine. Ensuite il rangeait les boules à l'écart dans un lieu où personne ne touchait et dès lors le mal commençait à diminuer. Robert Fludd assure que plus de cent personnes de toute condition ont été guéries par ce seigneur anglais.

Ainsi Balthazar Wagner assure qu'il a souvent guéri la rougeur et l'inflammation des yeux en appliquant sur la nuque du cou de la racine de mauve cueillie quand le soleil est vers le quinzième signe de *Virgo*.

Si on prend des ongles des pieds et des mains d'un hydropique, si on les attache sur le dos d'une écrevisse et qu'on la jette à la rivière, le malade se trouve bien guéri.

Si on frotte fortement, jusqu'au sang, des verrues avec un morceau de chair de bœuf, et si on enterre cette chair, à mesure qu'elle pourrit, les verrues se sèchent et disparaissent.

Ainsi, un homme de qualité guérissait de la goutte en appliquant sur le lieu de la douleur un morceau de

chair de bœuf humectée d'un peu de vin ; l'ayant relevée six heures après, il la trouvait pourrie et la faisait manger à un chien dans lequel la maladie passait après plusieurs opérations semblables. On peut guérir l'épilepsie de la même manière.

PASSAROLUS dit que si on fait toucher aux hémorroïdes un oignon de tubéreuse sèche ; que s'il se corrompt, il arrivera la même chose aux hémorroïdes. C'est pourquoi il recommande fort qu'on mette l'oignon sécher à la cheminée. (*Fascicul. arcanor.*, I, p. 210.)

Je n'ai jamais eu de bonnes raisons pour combattre cette transplantation des maladies. Il y a déjà plus de la moitié de la question décidée par la certitude et la triste expérience que l'on a qu'il y a des maladies, comme la peste qui se communiquent avec une terrible facilité. Il ne resterait qu'à savoir présentement si la personne qui communique la maladie la perd ; je voudrais distinguer cela et traîter la chose avec méthode.

Je dirais qu'une maladie qui serait fortement enracinée dans le sang, dans les humeurs et dans la moelle des os, ne pourrait pas se transplanter en sorte que le malade en fût quitte. Un goutteux, par exemple, qui tient son mal de celui même dont il a reçu la vie, en a pour son compte et je douterais fort que la transplantation pût le tirer d'affaire. Il en faut dire autant d'une pierre qui est dans les reins, ou d'une veine rompue dans le corps, d'un œil perdu.

Il n'en est pas de même d'une maladie qui n'a pas

éveillé ni jeté de profondes racines, et je croirais bien que la transplantation s'en pourrait faire très naturellement, pourvu que les sujets soient présents et dans l'atmosphère des corpuscules qui transpirent du malade.

*
* *

Plusieurs médecins se sont soulevés contre cette guérison magnétique, et ils ont prétendu qu'elle était superstitieuse. Bartholin, que Frommann appelle l'*Astre éclatant du Danemark*, prouve au contraire qu'elle ne renferme aucune superstition, puisque l'on ne s'y sert que des choses naturelles et que tout se fait sans paroles, sans caractères et sans aucune cérémonie. Il ajoute qu'il y en a des exemples dans l'Ecriture Sainte ; que Moyse pratiquait quelque chose de semblable (1), et même le fils de Dieu, quand il fit passer le démon du corps d'un possédé dans les pourceaux (*Cent.* 3. *histor.* 56). Et à l'occasion du petit livre de

---

(1) On lit dans CABANIS (*Rapports du physique et du moral de l'homme*, t. II p. 540) : « Nous voyons dans le troisième livre des *Rois*, que David couchait avec de jolies filles pour se réchauffer et se donner un peu de forces. Au rapport de Gallien (*Méthodus medendi*, lib. III, cap. 12), les médecins grecs avaient depuis longtemps reconnu dans le traitement de différentes consomptions l'avantage de faire têter une nourrice jeune et saine ; et l'expérience leur avait appris que l'effet n'est pas le même lorsqu'on se borne à faire prendre le lait au malade, après l'avoir reçu dans un vase. Cappivaccius conserva l'héritière d'une grande maison d'Italie en la faisant coucher entre deux filles jeunes et fortes. Forestus rapporte qu'un jeune Polonais fut retiré du même état en passant les jours et les nuits auprès d'une nourrice de vingt ans, et l'effet du remède fut si prompt, que bientôt on eut à craindre de voir le convalescent perdre de nouveau ses forces avec la personne qui les lui avait rendues... »

Il n'y a pas de bonnes femmes, dit le Dr Pigeaire (*Puissance*

Hermannus Grube, contre la transplantation des maladies, Bartholin a composé une lettre où il établit par des expériences tant sacrées que profanes, que cette transplantation est une chose véritable et naturelle. Les raisons sur quoi il compte le plus sont tirées de la transpiration insensible et des écoulements de la matière subtile qui sort par les pores du corps de l'homme...

Puisqu'on peut prendre une maladie par les pores, pourquoi ne pourrait-on pas s'en délivrer par la même voie ?

Ainsi Fromman assure qu'un écolier qui avait une fièvre maligne la donna à un chien qu'il mettait coucher dans son lit, que l'écolier en échappa et que le chien en mourut. (*De fascinat. magic.*, p. 1014, § 34.)

Thomas Bartholin raconte comment son oncle, qui avait une colique fort violente, en fut guéri par un chien qu'on lui appliqua sur le ventre, dans lequel

---

de l'électrité animale, p. 231) qui ne sache qu'il n'est pas sain pour un enfant de le faire coucher avec une personne âgée, quoique celle-ci jouisse d'une santé parfaite... Il existait autrefois, dans les montagnes de l'Auvergne, un usage qu'il est bon de mentionner. Lorsqu'un voyageur, faible, maladif ou transi de froid arrivait dans une hôtellerie, on lui demandait s'il voulait un lit *chauffé* ou *braisé* ; le voyageur répondait naturellement « je désire un lit bien chaud ». Au moment de se coucher, il était très surpris de voir sortir de son lit un garçon joufflu, bien portant et bien coloré, enveloppé de la tête aux pieds d'un sarrau de toile bien propre. Le lendemain, notre voyageur s'empressait de s'informer si c'était l'usage de donner un lit où un autre s'était couché. — Monsieur, vous avez demandé que votre lit fût chaud, on vous l'a chauffé ; si vous l'aviez voulu *braisé*, on l'aurait bassiné avec de la braise. — Quelle différence y a-t-il entre ces deux méthodes ? — Oh ! Monsieur, c'est bien différent : le lit chauffé par une personne jeune, saine et vigoureuse restaure et fortifie bien davantage.

elle passa. Il dit que sa servante, s'étant mis sur la joue le même chien, elle fut soulagée d'une douleur de dents très aiguë et que quand le chien fut échappé, il fit très bien voir par ses mouvements et ses cris que le mal était passé à lui.

Hoffmannus dit qu'un homme qui était tourmenté de la goutte en fut délivré par un chien qui la prit, parce qu'il couchait dans son lit, et que, de temps en temps ce pauvre animal avait la goutte, comme son maître l'avait auparavant. (*loc. cit.*, p. 367.)

Borellus dit, sur cela, que c'est le véritable moyen pour connaître les maladies qui sont cachées dans le corps humain. Car, dit-il, si on met coucher un petit chien durant quinze jours avec un malade, si on le nourrit des restes de ce que le malade mange, et s'il lèche ses crachats, il est certain qu'il prendra le mal de cette personne. Il n'y a après cela qu'à ouvrir le chien, et on découvre, dans la partie qui a contracté la maladie, celle du malade qu'il faut soulager. Il ordonne même de mettre de petits chiens dans le lit d'un goutteux pour qu'ils attirent au moins une partie du mal, en sorte qu'on les voit devenir en peu de temps dans un état où ils ne peuvent qu'à peine se soutenir. (BORELLUS. *Cent.* 3, *observat.* 28)

(BIOLOGIE)

Les Phénomènes Électriques
DES ÊTRES VIVANTS

Lorsqu'une combinaison chimique se produit, il y a toujours dégagement de chaleur et d'électricité, quelquefois même de lumière.

Les combustions qui ont lieu dans l'organisme produisent donc de la chaleur et de l'électricité.

Les physiologistes ont constaté que la chaleur produite par l'organisme humain en vingt-quatre heures peut être évalué de 2,700 à 3,250 calories en moyenne, ce qui donne 112 calories par heure. L'organisme humain produit ces 112 calories par heure pendant le repos, mais pendant le mouvement il en produit 271; le chiffre de calories formées par heure pendant le sommeil tombe à 36 environ.

Si en vingt-quatre heures nous pouvons produire des quantités si considérables de chaleur, ne produisons-nous pas aussi de grandes quantités d'électricité? Evidemment, oui. Or, que devient cette électricité? S'accumule-t-elle en certains points du corps ou se répartit-elle régulièrement dans toute sa masse? Des déperditions de chaleur se font par la surface du corps quand le milieu ambiant est d'une température inférieure à la nôtre; ne se fait-il pas aussi des déperditions d'électricité? L'épiderme qui revêt tout le corp d'une enveloppe cornée mauvaise conductrice de la chaleur et qui arrête ou modère les dépertitions, ne

joue-t-il pas un rôle analogue vis-à-vis de l'électricité? N'y aurait-il pas des animaux à état électrique variable et d'autres à état électrique constant, comme il y en a à température variable et à température constante? Et dans les maladies, de même que la température s'élève au-dessus de la normale ou s'abaisse au-dessous, l'état électrique de l'organisme ne subit-il pas de semblables variations? Enfin les variations électriques du milieu extérieur n'agissent-elles pas sur les êtres vivants comme les variations de température de ce même milieu? (1)

Ces questions et beaucoup d'autres, la physiologie devrait les résoudre; elle n'en parle même pas. Les physiologistes s'occupent de la chaleur animale, nullement de l'électricité. Pourquoi?

Des expériences manquées, des idées fausses, des opinions erronées qui les ont fait dévier de la ligne à suivre pour trouver la vérité et aussi quelques mystifications dont ils ont été victimes, sont causes que les savants ont abandonné longtemps ce sujet d'étude. Aujourd'hui quelques hommes indépendants et d'un savoir éminent, bravant les quolibets de leurs confrères de la science officielle, osent de nouveau aborder l'étude de l'électricité animale. Mais quelle confusion!

---

(1) Un commandant du génie belge, M. Bruck, a écrit un ouvrage intitulé *le Magnétisme et l'Humanité* où il cherche à démontrer comment les variations des courants électriques du globe agissent sur les événements politiques. Les cerveaux seraient particulièrement excités sur certaines lignes magnétiques qui se déplacent. Le major Bruck a également voulu montrer dans un autre ouvrage (*le Choléra ou la Peste noire*) l'influence des variations magnétiques du globe sur la répartition des microbes et la réceptivité humaine vis-à-vis de ces maladies.

Partant encore d'idées erronées, on semble bien plutôt embrouiller la question que l'éclaircir.

Avant de commencer de nouvelles expériences, je pense que le meilleur moyen de ne pas s'égarer est de classer les faits jusqu'ici connus, de saisir le lien qui les unit et de montrer qu'ils rentrent dans le cadre des phénomènes dont s'occupe la physique. Si nous montrons que certains phénomènes produits par les animaux en général et l'homme en particulier sont semblables à ceux dont s'occupe toute une branche de la physique et ne dérogent pas aux lois de cette science, qu'ils peuvent par conséquent s'expliquer de la même manière, nous aurons par cela même prouvé que la cause des uns et des autres est identique.

Partant alors d'idées exactes, nous saurons dans quel sens il faut instituer les expériences, nous saurons interpréter sainement les résultats, et nous ne nous exposerons plus à faire fausse route.

Tel est le but de ce travail.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES

I

LE FLUIDE ÉTHÉRÉ ; SES MODES D'ACTION SUR LES CORPS

Il n'y a dans la nature qu'un seul fluide : l'Éther. — Il n'y a pas longtemps encore que les physiciens admettaient, comme causes des phénomènes de la nature, des fluides infiniment plus subtils que les

gaz, complètement impalpables et invisibles, qui avaient reçu le nom de *fluides incoercibles*, pour exprimer qu'on ne peut ni les saisir ni les comprimer en vase clos, comme peuvent l'être les fluides aériformes ; on les nommait aussi *fluides impondérables*, pour indiquer que ces matières subtiles ne pèsent pas. Leurs poids, du moins, s'ils en ont un, n'est pas appréciable aux balances les plus sensibles. C'est ainsi qu'on admettait un fluide spécial pour la chaleur, un pour la lumière, deux pour l'électricité, deux autres pour le magnétisme, un autre pour les phénomènes nerveux, etc.

L'un des plus beaux progrès de la physique contemporaine, a étéde faire disparaître de la science tous ces fluides spéciaux pour les remplacer par un *fluide unique*, *nommé éther* qui suffit à expliquer tous les phénomènes de la nature et à les déterminer en *agissant d'une façon purement mécanique*. C'est au point que pour la plupart des savants d'aujourd'hui, une explication n'est pas regardée comme scientifique si elle n'est pas mécanique. Expliquer un phénomène scientifiquement, c'est l'expliquer mécaniquement.

Après cette simplification dans l'explication des phénomènes de la nature, qui constitue un immense progrès, vouloir introduire de nouveau dans la science un ancien fluide, le fluide nerveux sous les noms de fluide neurique, od, fluide mesmérien, etc., c'est tout simplement revenir en arrière. Et ceux-là sont bien mal inspirés qui font à cette heure de pareilles propositions.

Le mot force. — Il en est de même de ceux qui

croient trouver dans la nature des forces inconnues jusqu'ici, et qui veulent les faire accepter sous les noms de *force ecténique* (de ἐκτένεια, extension), de *force psychique*, etc.

On nomme force une cause de mouvement. Or il a été reconnu que, dans le domaine de la nature, tout mouvement provient d'un autre mouvement. Les savants entendent donc par le mot force, une masse matérielle animée d'une certaine vitesse, que cette masse matérielle soit d'ailleurs pondérable ou impondérable. Lors donc que dans une explication sensée scientifique on emploie le mot force, on est tenu de dire si l'on entend par ce mot une entité métaphysique, ou un corps en mouvement, ou un fluide impondérable en mouvement.

La force ecténique n'est évidemment qu'un fluide impondérable et, par conséquent, le fluide éthéré; quant à la force psychique, l'expression est des plus malheureuses, car ce ne peut être ni une entité métaphysique, ni un corps psychique, ni un fluide psychique. De plus, une cause psychique peut bien modifier ou diriger un mouvement, mais elle ne peut jamais le produire, autrement toutes les lois de la physique seraient renversées. On ne peut par conséquent pas dire qu'une pareille cause est force, puisque par définition une force est une cause de mouvement.

Laissons donc de côté les nouveaux fluides et les forces prétendues inconnues pour nous en tenir au seul fluide éthéré. Toutes ces nouvelles expressions ne servent qu'à jeter la confusion dans les esprits, à

embrouiller les questions et à porter les ténèbres là où l'on voudrait faire la lumière.

NOTIONS SUR L'ÉTHER. — L'éther n'a pas les propriétés fantastiques qu'on est parfois porté à lui prêter. Certains physiciens l'ont conçu comme un milieu continu et immatériel. Cette supposition est inadmissible aujourd'hui, car les phénomènes de la polarisation de la lumière montrent qu'il est constitué par des atomes séparés. Comme on peut démontrer aussi son inertie ou sa résistance au mouvement, on voit qu'il jouit de toutes les propriétés de la matière, qu'il est matériel.

L'éther, il est vrai, est dit impondérable ; c'est que, pénétrant tous les corps, on ne peut constater son poids. Car il arrive pour le fluide ce qui se présenta pour l'air, dont la pondérabilité ne fut pas soupçonnée jusqu'à ce que l'on eût imaginé des appareils propres à le condenser et à le raréfier.

Mais l'éther présente certainement une constitution bien différente de celle des gaz ou des autres corps connus de nous ; il est un quatrième état de la matière.

Jl est énormément élastique et d'une densité inconnue. On a dit à la vérité qu'il doit être d'une très faible densité, car, dans les espaces interplanétaires, il n'oppose aucune résistance au mouvement des corps célestes ; cette proposition, dit le P. Secchi, est une véritable pétition de principe. On suppose en effet l'éther destiné exclusivement à propager la lumière ; or rien ne prouve qu'il ne puisse être lui-même le principe de la gravité, et, si cela était, évidemment il pourrait présenter une très grande densité

sans apporter aucune perturbation dans le système planétaire. D'un autre côté, en admettant avec quelques-uns la très faible densité de l'éther, il est difficile de comprendre comment un milieu extrêmement rare (c'est-à-dire dans lequel les atomes très petits sont séparés par des distances très grandes) peut propager un mouvement avec une énorme vitesse, et, de plus, sous forme d'ondes tellement courtes, que 2.000 au moins sont nécessaires pour représenter une longueur de 1 millimètre (1).

Cauchy, en soumettant à une analyse très rigoureuse certaines observations d'Arago, arriva à conclure que la distance entre deux molécules devait être sensiblement de $\frac{1}{200}$ de l'onde rouge. Il faut donc admettre que les atomes de l'éther sont beaucoup plus rapprochées que celle des corps pesants.

La distance des molécules de ces derniers sont énormes par rapport à leurs dimensions, et ces grands intervalles sont occupés par l'éther. Cependant, il ne faut pas tomber dans l'exagération et comparer les distances respectives des molécules à celles des planètes dans l'espace.

L'éther n'est pas distribué uniformément dans l'intérieur des corps pesants. Dans les corps vitreux, isolants, élastiques, l'éther paraît avoir toutes les propriétés des solides, moins la cohésion. Dans les métaux, bons conducteurs de la chaleur et de l'électricité, ductiles et malléables, il a celle des fluides.

Les trois modes d'action de l'éther. — L'éther ne

---

(1) *L'Unité des forces physiques*, p. 195 et 196.

peut agir sur les corps que de trois manières, et ces trois manières seules sont possibles : 1° par pression ; 2° par vibration ; 3° par déplacement dans l'intérieur des corps.

Par pression, le fluide éthéré produit les phénomènes de gravité, de cohésion et d'affinité ;

Par vibration, il donne naissance aux phénomènes de chaleur et de lumière ;

Par déplacement dans l'intérieur des corps, il engendre les phénomènes électriques.

On ne conçoit pas que l'éther puisse agir encore d'une autre manière et produire d'autres phénomènes.

Or, si nous nous demandons dans quelle catégorie de phénomènes nous pouvons ranger ceux auxquels on donne pour cause un prétendu fluide nerveux, un fluide odique, une force ecténique, etc., nous sommes forcés de reconnaître qu'il faut les placer parmi ceux qui sont produits par les déplacements ou les translations du fluide éthéré, c'est-à-dire dans la catégorie des phénomènes électriques. Et, comme l'éther se déplaçant dans les corps est désigné sous le nom d'*électricité*, nous sommes bien obligés d'être persuadés et de dire que la cause des phénomènes en question n'est autre que l'électricité. Il n'y a pas à sortir de là.

II

ADHÉRENCE DES GAZ ET DES SOLIDES ; OCCLUSION DES GAZ ; SUBLIMATION

CONDENSATION DES GAZ A LA SURFACE DES SOLIDES. — On sait que la cohésion s'exerce entre les gaz et

les solides, tellement que la surface de ces derniers est recouverte d'une couche d'air adhérente. Cette couche forme un grand volume quand la surface recouverte est très étendue, comme on le reconnaît dans le phénomène de l'absorption des gaz par les corps poreux. Le charbon, par exemple, absorbe, d'après Saussure, environ 90 fois son volume apparent de gaz ammoniac ou d'acide chlorhydrique, 65 fois son volume d'acide sulfureux et 4 à 5 fois son volume d'air.

D'après M. Henry, l'absorption d'un gaz par un corps solide poreux est proportionnelle à la pression. La condensation ne se complète pas tout de suite, mais elle continue pendant plusieurs heures. De même, quand on fait le vide, le gaz adhérent aux surfaces met beaucoup de temps à s'en séparer.

En général, on peut dire que plus les pores d'un corps sont fins, plus est considérable la quantité d'un même gaz absorbé par un même volume de ce corps.

Absoption des gaz par un corps colloïde. — On remarque que ces petits ballons de caoutchouc remplis d'hydrogène, dont s'amusent les enfants, perdent peu à peu une partie du gaz qu'ils contiennent, malgré l'absence de pores sensibles dans le caoutchouc. Mitchell, de Philadelphie, ayant remplacé l'hydrogène par d'autres gaz, a reconnu que ceux qui sortent le plus rapidement sont les plus faciles à liquéfier et les plus solubles dans l'eau. L'hydrogène est donc un de ceux qui passent le moins vite. Si l'on place le ballon sous une cloche contenant un gaz qui passe plus rapidement que celui qu'il contient, il se gonfle et finit par crever. Avec de l'hydrogène sous la cloche et de

l'air dans le ballon, la rupture se fait au bout de deux heures environ.

Graham a remarqué qu'il n'y a pas de relation entre les vitesses de passage et les densités des gaz, ce qui montre que le phénomène n'a aucun rapport avec la diffusion à travers une plaque poreuse. Il le compare à ce qui se passe quand un gaz se diffuse à travers une lame liquide : le gaz est comme dissous, liquéfié, dans la membrane de caoutchouc, et se dégage par la surface opposée, dans l'autre gaz. Pour confirmer cette explication, Graham a prouvé que le caoutchouc absorbe, en effet, et retient le gaz. Ainsi, un bloc de cette matière plongé dans l'oxygène, puis exposé dans le vide pendant vingt-quatre heures, a dégagé près d'un quart de son volume d'oxygène. Ce gaz est donc deux fois plus soluble dans le caoutchouc que dans l'eau.

La gutta-percha laisse passer l'air mécaniquement, et le gaz introduit a la même composition que l'air extérieur.

Occlusion des gaz par les métaux. — Les métaux portés au rouge peuvent se laisser traverser par les gaz avec des circonstances qui rappellent ce qui se passe avec les substances colloïdes. Selon Graham, le métal absorbe ou dissout le gaz ; il l'*occlut* et le dégage ensuite, soit dans le vide, soit dans un autre gaz.

Mais l'occlusion des gaz par les métaux peut aussi avoir lieu à froid. C'est ainsi que le fer et surtout le palladium occlusent à froid l'hydrogène.

On voit que tous les corps solides, même les métaux, se laissent pénétrer par les gaz, les retiennent et les

laissent échapper dans certaines circonstances avec plus ou moins de facilité.

De la sublimation. — Fusierini, Bizio et Zantedeschi ont réuni un grand nombre de faits tendant à prouver que les corps, pour la plupart, dans les conditions ordinaires, laissent échapper incessamment des émanations matérielles. Cette émission de particules constitue l'évaporation dans les liquides, et la sublimation lente dans les solides ; celle-ci est habituellement insensible à la température ordinaire, mais elle se développe considérablement à un degré thermométrique plus élevé, et en général dès que, par une cause quelconque, on augmente l'agitation des molécules. La vaporisation lente des corps, maintenus à l'état naturel, reproduit sur une moindre échelle l'émission de particules matérielles qui accompagnent les décharges électriques, phénomène sur lequel nous nous étendrons plus tard longuement.

Ces phénomènes de diffusion sont d'autant plus marqués que les molécules sont moins fortement soumises à l'influence de leurs voisines ; aussi, celles qui se trouvent sur les arêtes ou au sommet des angles solides sont-elles puissamment sollicitées à s'échapper par les vibrations thermiques qui se manifestent avec plus de facilité à la surface libre du corps.

L'éther étant répandu dans tous les corps, doit évidemment jouer un autre rôle que celui de masse vibrante dans ces mouvements incessants des molécules superficielles.

Expériences de Reichenbach. — Vers 1849, un chimiste allemand, le baron de Reichenbach, prétén-

di avoir découvert une nouvelle force naturelle à laquelle il donna le nom d'*Od*, et sur laquelle il a publié plusieurs mémoires.

Reichenbach remarqua que des personnes dont le sens du tact, du goût et de la vue étaient plus ou moins hyperesthésiés, et qu'ils nomma *sensitifs*, pouvaient apercevoir à la lumière diffuse des espèces de flammes incolores s'échapper des corps dont les molécules ont été agitées, par frottement, électrisation, etc.

Ces flammes transparentes sont semblables à un courant ascendant d'air chaud, à de l'air mobile, mais beaucoup plus délicates. Chose très importante à remarquer, ces effluves se dirigent toujours vers le haut, ils s'élèvent verticalement.

De plus, les effluves odiques ne sont pas exclusivement limités aux pointes, comme les effluves électriques; ils se produisent aussi sur les côtés mêmes des corps dentelés, sur les arêtes des cristaux, etc.

Il s'agit évidemment ici d'effluves formés non par un fluide impondérable, mais par un fluide pondérable, un gaz mêlé sans doute aux particules d'une extrême ténuité dues à la sublimation. Le tremblement de la flamme transparente, sa tendance à s'élever verticalement, son dégagement des arêtes aussi bien que des pointes le prouvent suffisamment.

Dans l'obscurité absolue, les sensitifs voient les effluves faiblement lumineux et colorés. « Les apparences de lumière odique, dit Reichenbach, de grande dimension qui se produisent sur des plaques métalliques électrisées n'adhèrent pas au métal, mais semblent couler à la surface comme l'aurore boréale à la

surface de la terre. » C'est-à-dire qu'au sein des flammes odiques, il se produit une pluie d'étincelles électriques infiniment petites.

Reichembach a observé que l'od peut se dégager de tous les corps; qu'on peut faire passer l'od d'un corps sur un autre sans que ce dernier soit isolé; que les déplacements et l'écoulement de l'od sur les corps se fait très lentement, quelle que soit la nature de ces corps; que les corps ne sont pas seulement odisés à leur surface, mais dans toute leur épaisseur.

Reichenbach a encore remarqué que lorsqu'on électrise un corps le dégagement d'od n'a pas lieu instantanément, mais demande toujours un temps appréciable pour se produire, souvent quatre secondes, quelquefois davantage. Un électrophore de résine est électrisé bien longtemps avant qu'on puisse y voir apparaître les flammes odiques. Un fil métallique traversé par un courant électrique ne commence à manifester l'od que lorsque le courant passe déjà depuis un certain temps. Réciproquement, lorsque le courant cesse, sa luminosité odique persiste de 30 secondes à 1 minute et même, après une forte décharge de la bouteille de Leyde, jusqu'à 2 minutes; puis elle disparaît lentement, graduellement.

Il ne faudrait pas croire que les phénomènes odiques soient dus à une illusion des sens ou à une hallucination, car nous allons voir qu'on peut photographier les flammes odiques. Reichenbach lui-même arriva à les saisir avec le daguerréotype. « M. Karl Schube, dit-il, professeur de physique à Vienne, bien connu par son habileté en daguerréotypie, voulut bien me

prêter son concours. Il mit dans une chambre noire une plaque iodée en face de laquelle on plaça un aimant ouvert (les aimants ont toujours leurs deux pôles enveloppés de flammes odiques) ; en même temps il disposait de même une autre plaque dans une autre chambre noire mais sans aimant. — Après quelques heures, il reconnut que la première plaque, après qu'elle eût été traitée par la vapeur mercurielle, avait été affectée par la lumière, tandis que la seconde ne l'avait pas été ; mais la différence entre les deux était peu marquée. Pour mieux voir l'effet, il prit l'aimant, l'appliqua sur une plaque iodée, en prenant les plus grandes précautions pour éviter la moindre trace de lumière pendant la manipulation, à laquelle j'assistais : il plaça le tout dans une boîte, qu'on glissa entre d'épais matelas et qu'on laissa là pendant soixante-quatre heures. Reprise dans l'obscurité et exposée à la vapeur mercurielle, la plaque laissa voir le plein effet de la lumière qu'elle avait reçue sur toute sa surface. Il est donc évident, à moins que d'autres causes ne soient capables d'affecter les plaques photographiques après un temps considérable qu'une lumière, faible, il est vrai, et d'action lente, se dégage de l'aimant (1). »

Nouvelles expériences. — Une nouvelle expérience, due à l'éminent administrateur de l'École polytechnique, le colonel de Rochas, confirme celle de Reichenbach.

(1) Les émanations odiques impressionnent aussi la peau. Elles procurent à tous les sensitifs des impressions de toucher froides ou chaudes qui vont parfois jusqu'à un froid glacial ou une chaleur brûlante. Mais, quand on les dirige sur un thermomètre, elles n'ont pas sur lui la plus légère action.

Il a réussi, après quinze jours de pose, à photographier en couleur les deux pôles d'un aimant. Il a ainsi obtenu l'image d'un effluve rouge à l'un des pôles, et celle d'un effluve bleu à l'autre.

M. de Rochas et M. J. Luys ont également constaté que les sujets en état hypnotique pouvaient apercevoir en plein jour les lueurs odiques, qui échappent cependant à la faiblesse de notre vue.

« Pour mettre en évidence cette curieuse propriété (1), dit M. Luys, j'ai recours à la technique suivante : je place d'abord le sujet en léthargie et l'amène rapidement à l'état somnambulique. Je lui présente ensuite successivement les deux pôles d'un gros barreau aimanté à quatre ou cinq branches. A ce moment, quand il s'agit du pôle nord, il dit qu'il voit s'en dégager des effluves bleus comme des flammes d'un bouquet d'artifice; s'il s'agit du pôle sud, ce sont au contraire des flammes rouges qu'il signale, et l'on constate en même temps que l'action des effluves du pôle nord lui sont agréables, tandis que celles du pôle sud lui sont pénibles et qu'il les voit avec peine. Il aperçoit avec des couleurs semblables les rhéophores d'une pile.

« Un procédé plus simple pour éveiller la sensibilité aux couleurs magnétiques consiste à ne mettre que la rétine en état d'hypnotisation, le cerveau restant en dehors de l'opération. Le sujet sensitif se place devant l'opérateur qui promène transversalement ses deux doigts au-devant de ses yeux; il produit alors un état d'éréthisme de la rétine se caractérisant à l'ophtalmos-

---

(1) *Semaine médicale* (25 mai 1892).

cope par une vascularisation instantanée, qui donne à la surface nerveuse une suractivité extra-physiologique tout à fait spéciale.

« On a eu soin à l'avance de faire dessiner sur une feuille de papier les objets divers dont on veut étudier la coloration des effluves, et le sujet ayant eu au préalable les yeux ainsi préparés artificiellement, son cerveau demeurant intact, non hypnotisé, on lui présente un pinceau aux différentes couleurs, et on lui enjoint de colorer comme il les voit les différents points que l'on désire connaître.

« C'est ainsi qu'on le voit sans aucune sollicitation extérieure, s'il s'agit d'un barreau aimanté, mettre des colorations bleues au pôle positif, des colorations rouges au pôle négatif; s'il s'agit des rhéophores d'une pile, les colorer d'une façon similaire, le bleu sur le fil positif, le rouge sur le fil négatif, le jaune sur les bobines d'induction : en un mot, il rend visibles et apparentes une multitude d'actions fluidiques qu'avec les seules ressources de nos yeux nous sommes complètement incapables de reconnaître. »

Telles sont les différentes notions préliminaires qu'il est indispensable de se rappeler lorsqu'on veut se livrer à l'étude des phénomènes électriques des êtres vivants, si l'on ne veut pas se laisser égarer dans la recherche de la vérité.

(A suivre.)

Il faut des ailes...

Nous assistons aujourd'hui, Dieu merci ! à une réaction intense, si ce n'est générale, du besoin d'au-delà.

Ce besoin est presque devenu la diathèse de cette époque ; il s'est traduit suivant les tempéraments qui l'on ressenti par un rut de jouissance impossible, un essor de dévouements et une envolée de spiritualisme enthousiaste ! — Il importe de reconnaître que les générations qui ont lutté, souffert et pensé, occupent dans l'histoire un échelon bien plus élevé dans l'intellectuel et le moral que celles dont l'évolution s'est faite dans le farniente des appétits satisfaits et de la médiocrité dorée, telles sont les époques réputées heureuses ; si elles font éclore peu de génies du cœur ou de l'intelligence, elles ont le grand avantage d'assurer la tranquillité publique, la marche des affaires, le cours de la Bourse et la vogue des théâtres.

Ceci marquerait, pour ainsi dire, l'involution ou matérialisation des principes supérieurs.

Le second empire, avec son luxe, ses débauches et ses malhonnêtetés artistiques, morales et philosophiques, marque bien le sommet du triangle involutif.

Pourquoi s'étonner alors que l'âme, ayant la nostalgie des cimes, veuille s'exhausser aujourd'hui vers les hauteurs où l'air est pur, la lumière étincelante ; et

n'est-ce pas vers la pointe du deuxième triangle involutif que tend le vol de ces grands oiseaux affamés d'idéal dont les battements d'aile assourdissent et font chanceler les bipèdes aptères, encore détenteurs du pouvoir, mais dépourvus d'autorité !

Ils sont partis, les grands oiseaux, vers la haute mer, à la recherche de la terre promise; les embruns ne les atteignent plus : ils planent, et, du haut de leur vol, la tempête d'en bas ne se distingue plus.

Mais un cri est monté jusqu'à eux, le cri de détresse, de mort, de secours ; alors du haut des hauteurs bleues ils se sont laissé choir vers la tempête noire d'en bas, ils ont trouvé le désespéré, et d'un grand coup d'aile l'ont ravi à l'horreur de la tombe glauque et froide pour l'innonder de lumière, de chaleur, de vie, dans les hauteurs où l'on voit, où l'on pense, où l'on aime.

Mais il a fallu le cri ! l'appel ! la confiance, en un mot, et la foi — l'humilité du désespoir et l'appel à l'espérance. — Telle est l'histoire de bien des cœurs d'aujourd'hui, se débattant dans la tourmente d'en bas, sur le navire voué au naufrage du matérialisme, et qui, les yeux ouverts devant l'inanité de la science de l'ingénieur ou du capitaine, ont compris qu'il faut des ailes pour traverser le vaste et terrible océan de la vie.

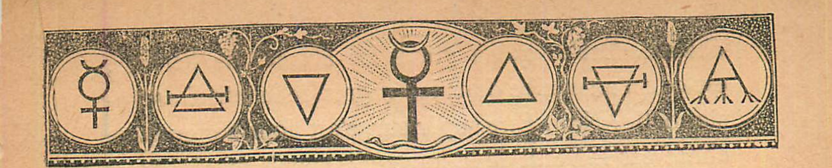
Ils sont dignes d'intérêt, de pitié et d'admiration, les sincères passagers qui entreprennent le voyage, croyant la mer éternellement bleue, les vents toujours cléments ; aussi les recueillons-nous, ces pauvres naufragés de la vie, et forment-ils dans notre famille la

majorité des enfants d'adoption. Mais que dire des armateurs sacrifiant volontiers des vies, si ces dernières leur ont rapporté, alors qu'ils restaient sur la terre ferme, le prix de la traversée, de la terrible traversée de mort.

Cette figure me semble exprimer ce que mon cœur éprouve en présence des infortunés lutteurs d'ici-bas, confiants en la petite machine compliquée qui les traîne péniblement à la surface de la planète. Et je sens si bien que les rouages et tout le système d'horlogerie sur lesquels ils fondent l'espoir d'atteindre leur but est tellement fragile, quand on le compare aux grands assauts qu'il aura à subir, que je ne puis m'empêcher de leur crier *excelsior !* Regarde au-dessus de toi, dans les régions sereines, le vol calme et majestueux des grands oiseaux de mer, tu peux leur envier leurs ailes ; tu les auras si tu sais aimer, car l'amour seul donne à leur vol la hauteur et la force, et c'est de l'amour que leur vient la grande paix avec laquelle ils font ce grand voyage dont tu souffres tant ; hélas ! dont tu vas mourir.

QUÆRENS.





PARTIE LITTÉRAIRE

UN RÊVE SUR LE DIVIN

(*Suite et fin*)

Les mots correspondent chacun à une forme de l'état des choses. La parole n'est point née du hasard : elle est l'image de ce qui vit et de ce qu'on rêve.

Lorsqu'on fait le mal, on est agité, irritable, on subit davantage l'influence de la matière, dont la loi fatale, si elle n'est détournée par l'esprit régulateur de la matière organisée, est le mouvement aveugle qui tue, qui écrase. La matière, c'est le mal ; sa manifestation générale est la pesanteur, qui l'oblige à retomber sans cesse sur elle-même et à se broyer.

Quand on fait le bien, on se sent plus léger, plus calme ; c'est toujours en sacrifiant quelques-unes de ses jouissances personnelles qu'on accomplit le vrai bien et qu'on s'allège par là du poids des exigences de la matière.

On ne peut admettre que le bien pèse, que le bien

abaisse. Est-ce qu'on gravit les abîmes de l'erreur, est-ce qu'on tombe dans les degrés de la vérité ascensionnelle? Non. Etre supérieur, c'est dominer quelque chose par la vertu de la hauteur; pour le matérialiste, la supériorité ne dépasse pas le niveau humain ; pour les uranisants, la supériorité est l'élan vers Dieu.

Toute âme qui s'élève moralement s'éclaire, reflète à son tour un peu de lumière divine, rayonne, s'uranise enfin.

Son cadre de nature, sa forme humaine, sa situation sociale, peuvent suffire à l'homme, et il peut vivre sans être autre chose qu'un être physique. S'il n'écoute que les suggestions de ses sens, de ce qui l'entoure, de ses ambitions, rien ne s'oppose à ce que ses jouissances matérielles soient raffinées, à ce qu'il paraisse en accord parfait avec son milieu social et humain. Il a même cet avantage pratique de spécialiser ses facultés, de ne pas connaître la dualité douloureuse de l'homme psychique.

Mais la vie de l'être physique s'arrête court à la vie ; son esprit ne conçoit rien en dehors de lui-même, c'est-à-dire de la vitalité organisée ; il ne connaît que les formules sociales du bien et du mal, non l'essence, non la causalité des deux principes. La réponse au pourquoi que toutes les générations ont posé à l'inconnu, la vision des vérités éternelles, le perfectionnement indéfini, tout cela pour lui est chimère.

L'être physique est soumis aux lois absolues des organismes ; son libre arbitre est nul. Il est gouverné par ses facultés, par ses passions, par ses besoins, et ne peut y échapper. L'homme psychique est libre de

se laisser dominer par la matière ou de se perfectionner uraniquement. Il dispose en lui-même et en maître du bien et du mal. Il est responsable de son choix et punissable en raison de sa responsabilité. Le bien est en Dieu, la recherche du bien est dans l'âme. A mesure que l'âme découvre une part d'idéal, l'idéal recule et grandit,car il est à la fois accessible et infini.

Pour l'athée, la mort enferme et enserre à tout jamais l'être qui a vécu, et, contrairement au créateur biblique, elle fait de quelque chose : rien !

Les matérialistes, sous prétexte de science, nient Dieu par la simple raison qu'il ne se manifeste qu'à l'âme qui s'applique à établir, par des *couples* successifs, une *pile à colonnes*. Il faut deux *pôles* et un *fil conducteur* pour établir un courant électrique entre l'âme et Dieu.

Expliquez l'élément psychique, disent les savants. Expliquez l'élément électrique, répondrons-nous.

VIII

Ma grande amie s'éloigna la dernière, me laissant quelques réflexions sur la moralité sociale. Elle dit :

. . . .

Le christianisme, par la doctrine de l'égalité et la sanctification de la vie commune, a enfanté le socialisme. Le socialisme dans son sens véritable, du sacrifice de l'individu au groupe, à la corporation, à la communauté, est essentiellement chrétien.

De même que les démocraties de tous les temps ont pris à l'Évangile ses dogmes, de même les républicains de tous les pays auraient dû prendre à l'Église quelques-unes de ses doctrines sociales.

Ils ne l'ont pas fait, et ce sont les chrétiens aujourd'hui qui dirigent le mouvement socialiste. Ce sont eux qui le rendront possible en lui imposant l'idée religieuse de sacrifice.

Le socialisme, lorsqu'il n'est qu'appétit, est l'absorption de la société au profit des individus : c'est l'antisocialisme. Lorsqu'il est désintéressé, il est la distribution équitable des forces de l'individu au profit de tous.

Le riche, très riche, ne peut connaître les joies de la bienfaisance. Le bienfait n'est bienfait que s'il impose une privation à celui qui donne. Donner bienfaisamment, ce n'est point placer noblement un peu ou beaucoup de son superflu, ni prêter à Dieu pour qu'il tienne un grand livre d'aumônes : donner, c'est se priver.

Le très riche consacre aux malheureux une part proportionnelle de sa fortune : il fait de la charité, il ne donne pas. Celui-là seul donne, qui donne ce qui lui est nécessaire et ne peut être remplacé.

La reconnaissance des obligés et la gratitude filiale ne doivent pas être ascendantes, mais descendantes. Celui qui oblige ou donne ne doit former qu'un vœu : c'est que ses obligés fassent aux autres ce qu'il leur a fait à eux. De même, lorsqu'on se sacrifie pour ses enfants, il faut n'avoir qu'un désir : qu'ils rendent aux leurs ce qu'ils ont reçu.

Voir donner ceux à qui on a donné, voir obliger ceux qu'on a obligés, voir se dévouer ceux pour lesquels on s'est dévoué, ce sont là les véritables récompenses de la bonté et de la maternité.

La cage sociale de l'homme est grande proportionnellement à la mesure que l'humanité a dans l'esprit sur les dimensions, mais cette cage est semblable à celle que l'homme lui-même impose à l'écureuil. Il tourne, tourne toujours et sans cesse, revoyant les mêmes images, se buttant aux mêmes obstacles, et, qu'il soit en haut ou en bas de son parcours, à un antipode ou à l'autre, retrouvant les mêmes barrières du fini sous des formes semblables.

L'homme matière et esprit s'agite sur sa boule ronde ; celle-ci matière et nature se meut dans l'espace arrondi, mais homme et globe gravitent fatalement et mathématiquement dans un cercle fermé, toujours et éternellement le même.

L'âme de l'homme psychique dédaigne la lourde possession des biens terrestres et ne les accepte que pour les distribuer avec sagesse ; il méprise l'épaisse satisfaction des besoins de son enveloppe matérielle ; il considère sans regret comme sans vanité le sort rempli ou non de sa destinée humaine.

L'homme psychique trouve à chaque génération la somme d'activité supérieure, de sacrifice, d'héroïsme et de désillusion qu'il faut trouver pour réaliser l'entier dévouement à autrui, l'oubli de soi, l'allégement du moi, toutes vertus qui lui assurent à la mort l'envolée dans les premiers degrés de la vie uranique éternelle !

IX

— Adieu ! adieu ! me répéta la voix.

— Ma bienfaisante amie, prenez pitié de ma pauvre compréhension. Votre Dieu uranique est trop grand, il arrête l'élan de mon âme minuscule. Apollon était presque à ma portée. Je lui parlais, je le voyais...

Elle m'arrêta d'un geste sublime.

— Dieu, me répondit-elle, embrasse l'univers entier par la simple projection de sa volonté. Il est accessible à toutes les âmes qui le prient. Le soleil n'est pas Dieu, c'est un reflet symbolique d'Uranus. Il détourne l'âme des ténèbres, attire au ciel les regards de l'homme psychique et verse en rayons inépuisables l'amour divin fait de clarté. Si l'amour du soleil t'a fait chercher la lumière, si un « semblant » a préparé ton initiation, qu'il te soit pardonné !

Mais adorer aujourd'hui une gerbe de rayons serait abandonner pour des siècles la voie uranique, ouverte par nous à ton âme, et mériter le malheur de cent réincarnations humaines.

Juliette Adam.

L'Envouteur

Bien que curieux de sciences occultes, cependant je ne suis pas un naïf, et, si parfois mon imagination m'emporte, je sais résister à ses entraînements en

m'accrochant de toute mon énergie aux affirmations saines, rétrogrades si l'on veut, de la froide raison.

Aujourd'hui, n'osant formuler moi-même une conclusion, je veux, dans ce qui va suivre, prendre le lecteur pour juge. Je ne cacherai rien, je n'ajouterai rien à la stricte vérité, sans omettre aucun détail ; puis je lui laisserai le soin de conclure, c'est-à-dire de répondre à cette question :

— L'homme dont je vais parler était-il un fou ou un criminel ?

Non pas seulement criminel d'intention, —ce serait là une subtilité, — mais criminel de fait... autrement dit s'il est certain qu'il a rêvé un forfait, l'a-t-il commis et a-t-il pu le commettre ?

D'abord quel était l'homme ?

Je le connaissais fort peu, n'ayant eu avec lui d'autres relations que celles qui s'ébauchent entre jeunes gens qui se rencontrent dans le monde.

Cependant, je ne puis dire que je ne l'avais pas remarqué : il était de ceux qui, pour l'homme quelque peu doué de l'esprit d'observation, passent difficilement inaperçus.

Son nom importe peu : je l'appellerai Gérald. Il était très assidu chez un grand négociant, M. Solmes, fort riche et dont le plus grand plaisir était de donner chez lui des réceptions quasi princières.

Très affable, ce millionnaire, dont je n'avais d'ailleurs à réclamer aucun service, me témoignait une réelle amitié et, peut-être en raison même de mon indépendance, une certaine confiance.

Un soir, après un concert qui s'était prolongé assez

tard, il me retint, et, m'ayant prié de le suivre dans son cabinet, il me dit :

— Je veux vous demander un service : je vous tiens pour homme de conscience droite et de bon conseil, et vous prie de me répondre en toute sincérité... Que pensez-vous de Gérald ?

Assez surpris de cet interrogatoire et redoutant d'assumer une responsabilité encore mal définie, je me retranchai derrière les banalités. Gérald était un homme d'exquise distinction, de physionomie originale, cherchant un peu trop peut-être à se composer une physionomie que les anciens romantiques eussent qualifiée de fatale, mais en somme intelligent et de bonne compagnie : les quelques paroles que j'avais échangées avec lui m'avaient révélé un esprit chercheur, passionné de travail. Enfin, sans connaître rien de positif au sujet de sa situation pécuniaire, sa tenue, son train de vie indiquaient une aisance touchant de près à la fortune.

De ses occupations je ne savais rien : il me paraissait se livrer à des études de chimie, ou tout au moins de hautes mathématiques. Je l'avais plusieurs fois surpris dans la rue, portant sous son bras des livres à reliures démodées, datant d'un siècle antérieur.

Le millionnaire m'interrompit :

— Sur ces détails, dit-il, je suis à peu près fixé : Gérald est riche, considération qui ne m'intéresse que médiocrement, ma propre fortune me laissant toute liberté d'action dans le cas dont il s'agit. Je sais qu'il mène une existence des plus régulières, qu'il a installé chez lui un laboratoire où il se livre à des recherches

dans l'ordre des sciences naturelles... ou surnaturelles, ajouta-t-il avec un demi-sourire. Qui sait s'il ne trouvera pas la pierre philosophale ? Grand bien lui fasse... En vérité cette ardeur au creuset lui passera, et il fera bonne figure dans le monde scientifique; tout cela, je vous le répète, est secondaire... mais... avez-vous regardé ses yeux ?...

— Ses yeux !...

— Oui, ses yeux, et, à parler franc, c'est sur ce point tout spécial que je vous consulte. Je vous estime bon physionomiste, ayant parfois recueilli de vous des observations d'une grande justesse... Donc que pensez vous des yeux de Gérald ?

J'avais peine à tenir mon sérieux : me voyez vous appeler à faire métier de rédacteur de passeports. Ses yeux ?... évidemment ils étaient... singuliers, c'est-à-dire pas tout à fait comme les yeux du premier venu... voyons... grands ouverts, aux paupières légèrement relevées, laissant voir autour de la pupille dorée, pailletée même, un cercle blanchâtre... parfois ternes comme un métal oxydé, parfois au contraire éclatants comme si par derrière brillait une lueur.

Aussi ces yeux n'étaient pas absolument rectes : sous l'empire d'une émotion, ils perdaient l'axe normal, instantanément, comme affligés d'un strabisme intermittent. En ces moments-là il s'en échappait comme un éclair, ainsi que (je m'explique du mieux que je puis) du choc de deux rayons dont l'interférence eût constitué un foyer incandescent...

A mesure que je parlais, je m'apercevais que j'avais attaché moi-même à ces yeux beaucoup plus d'im-

portance que je m'en étais avisé tout d'abord... et je pensais plus encore que je ne disais, car, je ne sais par quelle association d'idées résonnait à mon oreille, avec une monotonie crécellante, ces mots du second Faust :

— La vision se dresse, l'œil creux, comme un spectre bizarre qui trouble la vie et l'esprit.

M. Solmes dit seulement :

— Ces yeux m'épouvantent...

Cette formule radicale ne m'étonna pas outre mesure ; pourtant je tentai de protester... ces yeux n'étaient ni louches ni bigles ; il y avait là une singularité sans importance... du reste : — A quoi bon ces questions ? fis-je non sans une certaine impatience.

— Gérald m'a demandé la main de ma fille...

Je ne pus réprimer un frisson : car en cette minute il me semble que tout en moi procédait par révélations. J'aimais Camille, oui, je l'aimais sans me l'être jamais avoué à moi-même... comment cela était-il ? Non que je fusse surpris de l'aimer ; car elle était bien la plus douce et la plus intéressante créature que j'eusse jamais rencontrée : délicate comme une fleur d'hiver, mais non pas frêle, robuste au contraire et presque infatigable, ainsi que je l'avais vue, en les interminables parties de lawn-tennis que l'été nous avions soutenues, au château provincial de son père.

Pourquoi ne m'étais-je pas encore déclaré ? Mais puisque j'ignorais l'aimer d'amour et qu'il m'avait fallu, pour lire en mon propre cœur, apprendre qu'un autre ...!

— Et qu'avez-vous répondu ? demandai-je d'un ton presque impérieux...

— Je ne me reconnais le droit d'exercer sur ma fille la moindre contrainte... cependant j'ai, vous le comprenez, quelque influence sur elle, et je me réserve de diriger son choix... J'eusse, je l'avoue, donné immédiatement quelque espérance à Gérald... n'eussent été ses yeux...

— Des yeux démoniaques, m'écriai-je comme malgré moi.

M. Solmes me regarda, étonné sans doute de la facilité avec laquelle maintenant je trouvais l'épithète caractéristique.

— Démoniaques, fit-il en secouant la tête. Certes pour nous, sceptiques, l'expression est hasardée, et pourtant, elle rend ma pensée comme la vôtre...

— Vous l'avez repoussé...

— Entre gens du monde, on n'a pas de ces procédés expéditifs... je veux consulter Camille. Aussi bien les femmes ont d'autres façon de voir que nous... j'ai ajourné toute réponse, c'est le plus sage...

Je respirai comme un homme qui vient d'échapper à un grand péril. M. Solmes souriait, sans que je cherchasse à comprendre pourquoi. Je l'ai su depuis. Il me congédia en me remerciant et en m'annonçant qu'il surseoirait quelque temps encore à toute décision.

Je sortis de son hôtel absolument métamorphosé : j'étais en proie à un sentiment compliqué, fait de colère, de joie et aussi de je ne sais quel espoir vague que jamais jusque-là je n'avais conçu. Mais, en même temps, une haine me montait au cerveau contre cet homme, ce Gérald, dont l'audace avait failli com-

promettre le bonheur de toute ma vie, comme si ma timidité et mon insouciance n'étaient pas les seules coupables.

Ah ! il se permettait d'aimer Camille ! Qui était-il après tout ? Que se cachait-il derrière ces yeux étranges qui maintenant me faisaient horreur et terreur à la fois ?

Je me mis à l'épier, avec une ténacité que rien ne rebuta ; j'espionnai sa vie. Il ne sortait presque jamais de chez lui ; mais j'achetai un de ses domestiques, et bientôt je sus que les études auxquelles il se livrait confinaient à ces sciences mystérieuses, dont le secret semble perdu, mais qui sont aujourd'hui réinscrites au registre des curiosités humaines. J'obtins du valet qu'il copiât les titres des ouvrages que Gérald consultait le plus fréquemment, et je ne fus pas étonné quand, à travers les fantaisies orthographiques sous lesquelles se dérobaient des mots latins, je reconnus les œuvres les plus néfastes des nécromanciens d'autrefois, depuis le Minera Mundi jusqu'à l'Enchiridion, depuis le Pimander jusqu'aux pires œuvres de Paracelse...

C'était un fou, et ses yeux étaient ceux d'un fou !

M. de Solmes était absent ; il me tardait de lui révéler ces faits, devant lesquels un père ne devait plus hésiter. On ne donne pas sa fille à un aliéné ! Et je veux croire encore, malgré l'horrible malheur qui depuis lors m'a frappé, que cette appréciation de ma raison était juste... je veux croire que ce Gérald était un fou, un imposteur surtout... oh ! oui, un menteur infâme !

Quelques jours après, je reçus une invitation de

M. de Solmes : je n'eus garde de m'attarder, et j'arrivai un des premiers.

— Mon ami, me dit-il, j'ai réfléchi longuement... aussi j'ai interrogé Camille...

— Et...?

Il eut encore ce sourire que j'avais déjà une fois remarqué :

— Ce mari, me dit-il, ne peut en aucune façon convenir à ma fille... Comme à moi, les yeux de Gérald lui font peur, et votre expression de démoniaques lui a paru d'une justesse absolue...

— Si bien...

— Si bien qu'aujourd'hui même je signifierai à M. Gérald, avec tous les regrets d'usage, qu'il ait à s'adresser en autre maison...

Dans un élan irraisonné, je saisis les mains de M. de Solmes, et je les serrai avec force.

— Bon, bon, fit-il toujours souriant, nous recauserons de tout cela plus tard... Pour le moment, reprit-il plus sérieusement, je vous avoue que la nécessité où je suis d'affronter ce mauvais regard me trouble un peu... Je ne suis pas une femmelette nerveuse... mais il me tarde d'en avoir fini avec ce personnage...

— Un fou qui se livre à la goétie, à la magie noire...

— En tout cas qui n'a rien du mari que je désire pour ma fille... Je vous demande de ne pas le perdre de vue... je ne puis dire que je sois inquiet des suites de mon refus... et pourtant, il me semble que ces yeux là doivent couvrir des rancunes acharnées...

— Comptez sur moi...

Gérald arriva : il était en vérité très beau, pâle, avec son visage mince et long, sa barbe d'un noir bleuâtre, ses cheveux épais, qu'un geste habituel rejetait en coup de flamme.

Nous nous trouvâmes à côté l'un de l'autre et causâmes : il semblait à l'aise, comme s'il n'eût rien à redouter qui pût contrecarrer ses projets... Vers le milieu de la nuit, je vis M. de Solmes l'attirer à l'écart : j'eusse voulu entendre les paroles échangées, mais à peine si je pouvais les apercevoir tous deux, à demi cachés sous une portière.

Enfin ils se séparèrent, et comme Gérald gagnait la porte, ses yeux tombèrent sur les miens... l'éclair jaillit. Je ressentis comme une brûlure... Il passa. Je le suivis. De loin M. de Solmes m'avait adressé un signe furtif comme pour me rappeler ma promesse...

J'arrivai dans le vestibule quelques secondes après Gérald... D'abord je ne l'aperçus pas, mais comme le laquais m'aidait à endosser mon pardessus, dans un angle où d'autres groupes me touchaient, je vis, à travers les glaces, une scène singulière : c'était, sur les marches du perron, Gérald qui recevait des mains d'un valet quelque chose : une enveloppe qu'il glissait rapidement dans sa poche, donnant en échange une pincée d'or. Puis il sortit.

Je m'élançai derrière lui.

La nuit était froide, très claire sous la lune blanche.

Il avait une vingtaine de pas d'avance sur moi et marchait vite. Je me glissais le long des maisons, amortissant le bruit de mes pas. Tout à coup, au coin d'une rue où la lune blémissait plus éclatante, il s'ar-

rêta, tenant en sa main l'enveloppe que tout à l'heure il avait reçue.

Un angle ombreux me permettant de m'approcher davantage, je me trouvai près de lui à le toucher...

Et je vis qu'il avait ouvert l'enveloppe et en avait tiré un carré de carton... une photographie, du format d'album...

Hardiment je me penchai sur son épaule... et je poussai un cri de rage. Camille! cet homme avait volé le portrait de Camille!

J'étendis la main pour le lui arracher... il s'écarta brusquement, se retournant, et nous restâmes un instant immobiles face à face :

— Monsieur, m'écriai-je d'une voix que je m'efforçais de contenir cependant à une note courtoise, expliquez-moi pourquoi vous avez acheté d'un laquais le portrait de la personne que voilà...

Il se taisait, tenant ses yeux fixés sur moi, ses yeux qui étincelaient comme des charbons rougis... Jamais, non, jamais je ne vis en visage d'homme pareille expression de haine... de férocité...

— Ce portrait, vous l'avez volé, repris-je élevant ma colère à la hauteur de sa rage... C'est une malhonnête action... un acte déloyal, car nul n'a le droit de posséder cette image, sinon celui dont elle portera le nom...

— Et vous savez que ce n'est pas moi... dit-il d'une voix qui sifflait entre ses dents serrées...

— Oui, car ce sera moi, s'il plaît à Dieu! fis-je. Et je vous somme de me le restituer...

Comme il ricanait, ma main se leva pour le châtier...

Alors que se passa-t-il? Aujourd'hui encore, je me demande si je n'ai pas été le jouet d'un hideux cauchemar... et pourtant! pourtant!

Je sentis à mon poignet la pression de ses doigts, l'encerclant comme un bracelet de fer... puis il me sembla que sous cette contrainte, j'étais entraîné, enlevé... Autour de moi, les rues, les maisons, tout passait avec une rapidité vertigineuse... puis les murailles s'ouvraient pour nous livrer passage, se refermant derrière nous, sans bruit...

Je me trouvai chez lui, chez cet homme, dans son laboratoire...

Debout, grandi, à ce que je crus, la face pâlie, la bouche contractée, il élevait au-dessus de sa tête le portrait adorable de Camille, de ma Camille... et il disait :

— Vous avez cru, n'est-il pas vrai, qu'on pouvait impunément se jouer de moi... On m'a repoussé comme un laquais... En son orgueil de millionnaire, cet homme m'a insulté de son refus... Vous êtes son complice... je sais tout : votre espionnage, vos calomnies, vos illusions aussi... Cet homme est fou! fou! Écoutez ceci... je hais ce père arrogant, je hais cette fille, je vous hais; je veux me venger de vous trois, d'un seul coup...

Je ne répondais pas : je n'eusse pas été capable de prononcer une parole, pas plus que de faire un mouvement, ainsi qu'il arrive dans les rêves où les membres sont paralysés et la force abolie...

Seulement je voyais autour de moi tout l'appareil grimaçant de la nécromancie : des cornues, des four-

neaux, l'athanor des philosophes... Et puis, ce qui attirait particulièrement mon attention, c'étaient de petites figurines à face humaine, qui portaient fichées dans le cœur des aiguilles en forme d'épée.

Il en prit une, puis, d'un ton nasillard, comme celui d'un maître d'école qui fait la leçon à des bambins :

— Ceci, dit-il, vous représente un mien professeur, une incapacité grotesque qui se permit un jour de douter de ma science... J'ai tenté sur lui les antiques pratiques de l'envoûtement... Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de Ruggieri, qui si bien accommodait par ces façons de figures les ennemis de la grande Catherine de Médicis... Je les ai restituées dans leur parfait exercice... j'envoûte, torture à distance et tue qui je hais... J'ai tué cet homme, mais l'effort de l'envoûteur par images de cire est trop violent et dangereux pour sa propre sécurité, ce qui est facile à comprendre, puisque c'est par un effort de sa volonté qu'il doit transporter dans la matière inerte la force vivifiante sur laquelle il doit exercer ses maléfices...

Je n'ai pas oublié une seule des paroles prononcées, et, chose étrange, elles me semblaient aussi claires, aussi vraies que si j'eusse été moi-même un adepte de la magie criminelle :

— Je veux maintenant, continua-t-il, agir à moindre risque... Je tuerai votre Camille, pour que tous deux, père et mari, vous pleuriez sur sa tombe des larmes sanglantes... Mais point ne me sera besoin de modeler une figurine, non plus d'y infuser, en l'empruntant à mes énergies intimes, une vie factice, car sa

vie à elle, une parcelle de sa vitalité, je la possède... en ceci...

Et il brandissait la photographie que je reconnaissais si bien... et vers qui allait toute mon âme...

— Vous croyez, n'est-il pas vrai, continua-t-il, qu'il n'y a dans cette reproduction d'une forme, d'une physionomie, qu'un jeu de lumière... Ignorants ! Entre le corps qui se place devant l'objectif et la plaque sensibilisée, il s'établit un courant, enlevant à l'être, comme dans une opération galvanoplastique, d'innombrables particules de sa propre matière, de sa substance, de sa vie... La chimie les fixe, rien de plus, et... comprenez-moi bien... entre cette représentation, qui vous semble morte, et l'être qui est là-bas vivant, il existe un lien que rien ne peut jamais rompre... de l'une à l'autre des fils innombrables subsistent comme un réseau de cordons électriques... et quand je frappe, quand je blesse, quand je lacère cette image, coups, blessures et lacérations, comme le signe en le télégraphe, comme la voix en le téléphone, vont se répercuter sur l'être vivant... qui ne comprend pas, lui, pourquoi il souffre, pourquoi il gémit, pourquoi il meurt... Oui, j'ai, avec cette simple photographie, droit de vie et de mort sur votre Camille, et j'en veux user. Nul ne sait cela, nul ne l'a deviné ; moi seul, j'ai compris qu'en la nature nul lien ne se rompt, et que ce qui se fixe sur le verre, c'est de la poussière vitale ; et c'est sur ceci que je me vais venger...

Soudain il me sembla que les liens qui m'étreignaient venaient de se rompre, et, dans un paroxysme

de fureur, je me ruai sur Gérald... pour arracher à ses mains maudites l'image de celle que j'aimais...

Mais il m'échappa... et je le vis qui, penché sur l'image adorée, lentement lui enfonçait une pointe dans le cœur.

Puis tout disparut, et quand je revins à moi, j'étais dans mon cabinet, tenant ouvert devant moi un volume du nécromant Eliphas Lévi.

Il faisait grand jour. Je secouai la torpeur qui m'oppressait, et, me souvenant, je me contraignis à rire de ce qui ne pouvait être, je voulais le croire, qu'une horrible fantaisie du cauchemar...

On sonna à ma porte : un domestique qui venait me chercher de la part de M. de Solmes.

Épouvante et douleur ! Dans la nuit, Camille était morte, comme foudroyée par un mal inconnu.

Je courus... et je tombai dans les bras du père, qui sanglotait. Et il me permit de la voir, l'adorable, avec sa figure pâle de vierge... et ses mains croisées sur sa poitrine...

Gérald ! l'assassin ! oh ! il me fallait sa vie ! Je me ruai vers sa maison.

Là j'appris qu'il n'était pas rentré chez lui ; je criai qu'on mentait, je renversai le domestique qui s'opposait à mon passage... je brisai à demi pour l'ouvrir plus vite la porte de son laboratoire... Il n'y était pas, et, pourtant, je reconnaissais la vaste pièce avec ses cornues et ses athanors... seulement les figurines de cire n'y étaient plus.

Et, depuis ce jour-là, jamais, jamais plus je n'ai revu ce Gérald infâme...

Camille est morte... morte... et moi, grelottant d'angoisse, je me demande si cet homme était fou... ou bien si moi-même...

Jules Lermina.



BIBLIOGRAPHIE

Ombres et Mirages

Poèmes en prose par *Robert Scheffer*, 1 vol. in-18 de 336 pages, Paris, 1892, à la *Librairie de la Nouvelle-Revue*.

« Quelque part en Orient, dans une demeure abandonnée que protège le mystère de hautes montagnes, j'ai trouvé des pages d'amour, de douleur, de songes et de lassitude.

« J'ignore de qui elles émanent, et le recul de temps inconnus les voile d'une brume propice.

« En les lisant, évoque, si tu le veux, le fantôme imprécis de générations disparues. Depuis le temps qu'il a quitté la terre, ce fantôme, qui, peut-être, est celui de ton propre passé, est triste avec sérénité; car, devant ses yeux les voiles de l'illusion se sont écartés, et la beauté des choses ne l'entoure plus que comme la flottante vapeur dont s'irisent les matins printaniers, ces regrets lui sont doux comme la chanson suave dont s'endorment les têtes blondes au berceau. Il te dit ses pensées les plus fugitives pour qu'elles ne fuient point ; il te dit ses rêves d'autrefois, avec leurs

jeunes sourires et leurs jeunes pleurs, et ses rêves tendent comme des frères la main à tes propres rêves...»

Ainsi s'annonce ce livre, qui tranche étrangement sur la masse des productions littéraires; au point de vue technique, il est de la plus grande simplicité; une langue éminemment claire, des tournures très simples, aucun vocable exotique, une très grande harmonie dans le rythme de cette prose merveilleuse; tels sont les moyens qu'emploie l'auteur pour traduire les sentiments les plus délicats et les idées les plus nobles. Aucun lien apparent n'existe entre ces cent soixante-dix morceaux, qui dégagent, malgré leur décousu, une si poignante sensation de lassitude; on y respire à pleins poumons les vapeurs somnifères de l'Illusion; les élans d'un cœur tendre y sont exprimés avec une poignante acuité, et on ne peut suivre toutes les variations notées de la façon la plus insaisissable; ces pages ont le charme vaporeux d'une aurore de Norwège, que la flamme d'un soleil d'Arabie illuminerait par instants.

Ecoutez ce cri de désir intense et pourtant si discret :

« Viens comme si je t'avais attendu toute ma vie et comme si l'heure était venue où je dois mourir.

« Viens comme si ma barque n'attendait que ton souffle pour s'en aller vers l'horizon que traversent des vols d'oiseaux.

« Viens comme si tes yeux devaient allumer le soleil.

« Viens comme si ta voix devait rassurer les étoiles qui pâlissent par crainte du jour.

« Viens comme si tu étais Thétis elle-même avec ses cheveux cerclés de corail rose, et son sein rythmique qu'une haleine molle soulève et fait retomber.

« Viens comme si tu étais la tombe et que je fusse mort depuis longtemps.

« Viens comme si j'étais la nuit et toi la fine dague dont l'aurore perce le cœur noir de la nuit. »

Et la pièce ravissante intitulée *Méa*, je voudrais pouvoir la transcrire tout entière : elle a la grâce et la pureté de ligne de ces théories que les statuaires grecs enroulaient autour de leurs têtes : « Néméos, Néméos, s'écrie l'amante, ta démarche est pareille au blé qui ondule, ton chant est semblable à la mer qui s'apaise ; tu apparais comme les astres se lèvent, tu t'en vas comme le soleil se meurt.

« Néméos, Néméos, je voudrais pour te chanter avoir la coquille verte dont Aphrodite se servait le soir pour y verser les larmes qu'elle pleurait sur la mort d'Adonis... Tu es le jeune homme blond sur lequel le soleil a souri, tu es l'éphèbe vainqueur fiancé à la lune. Le soir, elle laisse errer dans tes cheveux blonds ses doigts blancs. Son regard habite le creux de ton oreille, comme une perle se cache au fond de la mer ; son baiser flotte le long de tes cils purs comme l'abeille voltige autour des aubépines ; et, sur tes doigts, ses larmes s'égrènent et glissent le long de ton épaule, comme les flocons de neige le long d'un vêtement de lin, car elle t'aime, ô jeune homme, et tu ne le sauras point. »

C'est là le grand charme de ce recueil : il est ionien de forme et d'inspiration ; harmonieux dans le désir,

comme dans la douleur, et combien plus expressif par cette pondération même ! Il réunit à la pureté des poésies du Sud le pittoresque de celles du Nord ; ces pièces ont des allures de poésies populaires ; elles sont analogues à ces merveilles telles que le *Roi de Thulé*, telles que les chansons russes ou romaines, que les mélopées bretonnes ; écoutez cette plainte, tendre comme une phrase de Grieg :

« Comme les nuages qui planent avec un remous onduleux au-dessus des plaines brunes, les jours où nous avons aimé demeurent à jamais suspendus sur notre vie et l'obscurcissent.

« Comme un vol d'aigles affamés, ils tournoient autour de notre cœur et se le disputent, puis chaque soir le jettent exsangue sur les rochers que la houle escalade avec des rires fous.

« Pauvre cœur, proie dédaignée, que la mer ne peut-elle venir jusqu'à toi ?... Mais le rocher est haut, la houle est impuissante, et les cris rauques des aigles qui t'ont dévoré en vain, incessamment se mêlent au bruit de la mer qui ne peut t'engloutir... »

Tel qu'il est, ce livre se présente comme l'un des bréviaires de « ceux qui ont aimé tout ce que craignent les autres : — l'infini où s'égare la pensée et d'où elle revient avec je ne sais quelle empreinte de mystère et d'indicible effroi ; l'immatérielle beauté, celle que nul n'a jamais touchée, ni vue, ni peut-être devinée... » de ceux qui ont aimé la maladie qui libère l'âme, et la douleur qu'il faut dompter, et les approches de la mort et de leurs angoisses.

Les pages de la fin, empreintes d'une lassitude de

plus en plus découragée, restent néanmoins fort belles par le charme de l'expression, et le profond sentiment mystique qui les inspire.

L'œuvre entière est d'une haute moralité, car elle ébranle en l'âme du lecteur les sentiments les plus élevés de la sphère animique, base de tout l'être humain ; pourvu que la sphère intellectuelle réagisse au moyen de ses facultés propres, contre les idées qu'y feraient naître par une suite logique les ébranlements de la sphère précédente.

PAPUS.

L'Unité de la vie passée

PRÉSENTE ET FUTURE (1)

Cet opuscule, composé de quarante-deux chapitres, expose une doctrine spiritualiste assez difficile à définir. Au spiritisme est empruntée l'idée de la pluralité des existences ; au catholicisme sont dus des vestiges de convictions anciennes ou d'opinions fortement enracinées, que des études tout à fait neuves n'ont pu entièrement effacer. Ecrit d'ailleurs, comme le disent les avis de l'éditeur, « dans un but de propagande pour la Vérité », ce petit livre garde une allure de

(1) Ou *l'Immoralité individuelle et collective*, par P.-F. Courtépée. — Librairie de la Lumière, 97, boulevard Montmorency; brochure de 218 p. Prix : 1 fr.50.

simplicité, de franchise communicative; le style très limpide, les arguments élémentaires pourront paraître naïfs à des lecteurs de la *Revuephilosophique*; ils n'en sont donc pas moins parfaitement appropriés à leur destination.

A chaque page, presque, resplendissent les beaux mots de pardon, de dévouement, d'amour, de fraternité, de Religion universelle.

Beaux rêves s'il en fut ! M. Courtépée s'est-il laissé prendre à ces prestigieuses visions, ou n'a-t-il voulu que les évoquer aux yeux facilement enthousiastes du peuple ? Peu nous importe au reste : ce qu'il a d'indiscutable, c'est l'art avec lequel il a su faire l'assemblage des arguments moraux les plus propres à émouvoir les cœurs simples. Beaucoup d'éclectisme aussi, ne serait-ce que dans le choix des épigraphes, pour lesquels le P. Enfantin et Çatya-Muni, les Evangiles et Voltaire, Socrate et Gérard de Nerval, Jean Reynaud et Pythagore, Cicéron et J.-B-A. Godin. Amiel et Hamphry Davy, Platon et E. Quinet, Lucain et H. Weill, Virgile et Renouard ont été mis successivement à contribution, avec un à-propos rare d'ailleurs : une érudition discrète qui paraîtra merveilleuse aux adeptes spirites. Telle qu'elle est, l'œuvre de M. Courtépée demeure excellente au point de vue de la vulgarisation kardéciste.

Ce qu'il m'est pénible de voir, c'est un dévouement aussi désintéressé que paraît l'être celui du chercheur nantais, employé à la défense de convictions exprimées quelquefois d'une façon peu rationnelle : telles sont les quelques page qui contiennent sur les per-

sonnages de la Genèse des opinions tant soit peu puériles. Telle est cette phrase :

« Dans un prochain avenir, le monde invisible sera conçu par tous comme uniquement composé d'êtres humains se trouvant à tous les états d'avancement ou d'infériorité et pouvant se distinguer présentement par l'apparence de la dernière des formes qui les ont caractérisés parmi les hommes corporels. » Je sais bien que c'est là la formule du Credo spirite, mais je ne puis m'empêcher de déplorer, quand je les rencontre, des aberrations qui mettent aujourd'hui tant de forces précieuses et de dévouements louables à la merci de ces puissances de l'Invisible, si souvent malfaisantes. Et puis, dans un autre ordre d'idées, comment ne pas constater cette erreur tenace du Dieu personnel et cette conception occidentale de la prière ? Elles sont si peu honorables pour l'homme, ces lâches supplications de secours, de grâces, de faveurs ! Mais, si elle n'avait pas de défaut, une œuvre serait divine ; et je demande à M. Courtépée de me passer mes critiques, qui sont sincères comme ses opinions ; de grand cœur, je lui souhaite auprès de son public populaire tout le succès qu'il mérite.

SÉDIR.

GROUPE INDÉPENDANT
D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

QUARTIER GÉNÉRAL.

Les séances publiques du groupe sont suspendues jusqu'en Octobre.

Pendant les vacances, le comité directeur fera tout d'abord son rapport sur les travaux de l'année et les progrès accomplis, puis procédera au renouvellement des Groupes d'études existants et à la constitution des nouveaux Groupes.

BRANCHES ET CORRESPONDANTS.

Le délégué pour la Belgique nous annonce l'adhésion au Groupe d'une importante Société de Gand.

Une branche régulière est en formation à Toulouse, une autre à Chartres. Un délégué spécial du Quartier Général est en route pour les États-Unis d'Amérique, où il rendra visite aux chefs des branches de New-York.

Des postes de correspondants vont être établis à Constantinople et à Odessa.

Tel est le bilan des progrès du mois derniers.

RAPPORTS :

RAPPORT DU DÉLÉGUÉ GÉNÉRAL

SUR LES TRAVAUX DE LA SECONDE ANNÉE EN KVMRIS

Depuis notre rapport de l'année dernière, nos ordres du jour 12 à 29 contiennent toute l'extension donnée à l'organisation du G. E. K. (dispositions 19 à 25), et tous ses travaux (études théoriques 11 à 63, pratiques 6 à 15) pendant cette seconde période.

Nous avons été une nouvelle fois sensible à la double sanction des éloges hiérarchiques et de l'ironie du dehors.

Organisation. — Le Groupe s'est affilié à plusieurs sociétés scientifiques du pays et de l'étranger. Il s'est créé une bibliothèque dont les accroissements et les services sont satisfaisants. Des sections ont été organisées pour faciliter les études à un nombre de membres toujours croissant par l'entrée d'éléments aussi variés que précieux.

La branche K définitivement constituée a reçu comme chef (charte 23) notre secrétaire N. Brossel S.·. I.·., dont nous avons été heureux de pouvoir reconnaître l'inaltérable dévouement à l'ésotérisme.

Les améliorations matérielles sont considérables : acquisition d'une bibliothèque, de tentures, et, de la remarquable vexille, qui a été décrite dans le *Voile d'Isis* nº 84, de cartels symboliques, d'un tableau ardoisé, de livres, de gravures, de revues, etc. La dédicace des sonneries kymriques mérite d'autant plus d'être rappelée qu'elles ont été adoptées pour le Groupe entier.

La fondation de la branche VISCVM à Anvers (charte 24) a offert des difficultés spéciales dans un milieu particulièrement ingrat. Nous devons tous nos remerciements à cette occasion au dévouement de M. de Rosport (C. B.) qui dirigera son Groupe de façon à le rattacher le plus étroitement possible à la branche métropolitaine. Outre les diplômes d'honneur décernés lors du passage de la délégation du centre, nous avons témoigné la gratitude du Groupe tant à l'intérieur qu'à l'extérieur par quatre diplômes des mieux mérités.

Études. — Des expériences contradictoires, répétées de Davis, ont été faites *définitivement* en « spiritisme ». Des démonstrations phrénologiques ont été faites sur pièces anatomiques. Les expériences de psychométrie proposées par le centre ont été commencées avec des résultats des plus significatifs. Une boussole télépathique est en construction.

En théorie, la première question du centre sur l'âme, les examens des Vers dorés par Fabre d'Olivet, des œuvres de Villiers de l'Isle-Adam, Richepin, Du Jardin, Ghil, Stanislas de Guaita, Saint-Yves d'Alveydre, l'ésotérisme dans l'art, la nécessité de l'*à priori*, la communication verbale, les questions du déterminisme, du libre arbitre,

de la morale, de la conscience, de la volonté, l'étude du Tarot, etc., ont principalement occupé les séances. Trois conférences avec invitations ont eu lieu. L'accueil qui leur a été fait prouve les tendances favorables de l'esprit général. La même observation peut être faite à l'occasion de l'exposition esthétique organisée par la branche K. A la demande de plusieurs artistes et critiques, cette tentative sera renouvelée. Mais cette sympathie montant dehors parmi les superstitions s'est surtout manifestée à l'occasion du passage des délégués du centre. Nous ajoutons cet heureux résultat à la consécration et à la vitalité définitives que cette circonstance a données aux branches kymriques. Nous jugeons superflu de revenir ici sur ce qui a été dit à ce propos dans les procès-verbaux de cette visite (*Voile d'Isis*, 74, 75) et dans l'ordre du jour du P. G. E. (*Voile d'Isis*, nº 76.)

Nous avons d'ailleurs personnellement adressé aux branches tous nos remerciements et toutes nos félicitations au sujet de ces fêtes si réussies, en leur transmettant ceux du centre. Nous rappelons seulement ici que la simple et touchante commémoration à Van Helmont, qui a si heureusement clôturé ce voyage d'inspection, sera désormais répétée chaque année à pareille époque sous d'autres formes par les soins du chef de la branche K... Ce sera le premier pas vers un éphéméride occulte si désirable. D'autre part, il y a lieu de constater le développement des sentiments de confraternité dû à cette série de réunions extraordinaires.

Une fréquentation plus assidue, un esprit plus souple, une activité plus généreuse ont donné au commerce d'intellectualité du G... des résultats plus appréciables au point de vue du progrès général et des progrès individuels. Les difficultés des débuts sont surmontées et les espérances renforcées. Nous croyons aujourd'hui que tout le monde se rend compte que l'initiation altruiste pouvant compléter ou diriger l'initiation personnelle ne pourrait jamais être qu'individuelle et non collective, qu'en conséquence, les réunions du G... tendent plutôt à offrir des répétitions mutuelles que des leçons doctrinales, préparant aux études et y suppléant, mais n'en pouvant tenir complètement lieu. D'autre part, l'indé-

pendance du G... doit être comprise dans ce sens que l'on n'y vient point pour exposer des opinions ou combattre celles des autres, mais pour s'y renseigner sur les voies d'initiation individuelle et pour y fraterniser avec ses condisciples en Tradition pour de futures sélections. Étant donnée l'éducation contemporaine, la mission des G... est donc d'abord négative en ce qu'elle conduit à se dépouiller l'*ancien homme*, le préparant à comprendre soi-même. Cette mission réclame avant tout l'accord préalable et définitif sur la méthode, accord que K... pourra établir.

En attendant, nous nous faisons un devoir de consigner ici officiellement les heureux résultats que nous avons personnellement obtenus avec des membres du G... par correspondance. Nous nous félicitons de l'extension de ce système au G... entier par l'intermédiaire de son organe hebdomadaire, le *Voile d'Isis*. Nous avons fait mettre à l'étude pour la rentrée d'octobre un projet de *cahiers kymriques*, où cette même méthode offrirait des avantages encore plus directs. Nous espérons parvenir ainsi à l'établissement définitif d'un programme d'études en rapport avec ceux du Martinisme, de la R+C restaurée et de l'Université haute, programme que la variété des éléments du G... n'a pas encore permis d'établir d'une façon définitive. Provisoirement, l'ordre de l'examen des Vers dorés de Fabre d'Olivet en tient lieu. Il y aurait, de ce côté, à considérer l'aide possible de questions du centre plus fréquentes et surtout méthodiquement graduées en même temps que strictement limitées.

VURGEY (D. G. E.).

Lyon, le 22 juin 1892.

MONSIEUR PAPUS, (P. G. E.)

T∴ Ch∴ F∴,

Depuis un mois la « Fraternité Lyonnaise d'Etudes Psychiques » tient régulièrement ses séances, et j'ai le

plus vif plaisir à vous annoncer que ses travaux promettent beaucoup pour l'hiver prochain.

Parmi les questions intéressantes qui ont été traitées ces temps derniers, je noterai :

1° De la conception du temps dans les états de l'Hypnose ;

2° De l'Influence des couleurs du spectre sur les sensitifs ;

3° Diverses causeries dont la principale a eu pour motif « de la présence de l'Esprit dans les phénomènes spirites. » Je noterai encore la lecture d'un article de M. Fayard sur *Les Francs-Maçons martinistes*, à la fin du XVIIIe siècle.

Les réponses aux questions, les causeries, se font avec ordre. Sans être acerbe ni caustique, chacun des membres fait valoir ses idées d'une façon vraiment sincère et fraternelle.

La Loge Martiniste entre en séance à partir du 26 juin, et elle continuera à dater de ce jour à siéger régulièrement deux fois par mois.

Fraternellement à vous.

ELIE STEEL S∴ I∴

Président de la « Fraternité Lyonnaise d'études Psychiques. »

Occultisme Pratique

Il me semble qu'en France nous n'expérimentons pas assez, et que nous accordons beaucoup plus d'importance aux théories qu'à la pratique. Les étrangers ne négligent pas plus que nous les théories, bien loin de là, mais ils se donnent plus que nous à l'expérimentation; ils pratiquent sans cesse, et se montrent particulièrement friands de séances d'occultisme. Leurs journaux sont pleins de comptes rendus de ces séances qui sont lus avec intérêt, avec passion. Je demande la permission de vous donner un compte rendu d'une de ces séances,

rédigé par le docteur Hans Barth, de passage à Naples, et inséré dans le *Berliner Tageblat*. J'ignore complètement la langue allemande, mais comme l'article du docteur H. Barth a fait grande sensation, les journaux de toutes langues l'ont reproduit, et je viens vous offrir ma traduction d'une version italienne qui a paru dans *Lux*, excellente revue publiée à Rome sous l'intelligente direction de M. Giovanni Hoffmann, très dévoué à la cause de l'occultisme. Je cite presque tout au long l'article de M. Barth, a qu'il intitulé : *Une excursion dans le royaume des esprits*.

La séance eut lieu (à Naples) le 10 décembre, à neuf heures et demie du soir, dans la salle à manger du chevalier Ciolfi, ingénieur qui jouit dans le monde de la plus grande considération. La salle avait environ quatre mètres et demi de hauteur, elle était à peu près nue et dépourvue de tapis. Non loin du mur, il y avait une table rectangulaire derrière laquelle se trouvait un sofa, au milieu on voyait une table de forme ronde, puis des chaises, et à l'autre extrémité de la salie un buffet. Tous ces meubles étaient éloignés d'un mètre à peu près de la table destinée aux expériences, et une lampe à suspension jetait de la lumière de tous les côtés. Avant de procéder aux expériences, on visita avec soin les autres chambres et on ferma les portes. Il y avait en fait de personnes présentes outre le médium, la Signora Eusapia qui se tenait au côté droit de la table, MM. Cavalli, de Fiori et Calandra, le banquier Hirsch, représentant de la maison Rothschild, M. Ciolfi le maître de la maison et le docteur Barth.

Pour empêcher toute tromperie, les mains du médium étaient constamment tenues, tandis que les pieds de MM. de Fiori et Hirsch étaient posés sur les siens ; de plus, nous Allemands, nous tenions à droite et à gauche les mains de MM. Calandra et Cavalli qui étaient pour nous des inconnus et qui étaient assis à côté l'un de l'autre. A peine eûmes-nous pris place, en pleine lumière, que le médium entra en trance, la table sursauta, et quelques secondes après, sous les yeux mêmes qui la surveillaient, elle s'éleva tranquillement de un mètre et demi à deux mètres du sol : sans aucun aide mécanique

elle se maintint quelque temps à cette hauteur, puis redescendit à terre.

Cette étonnante ascension d'une table que le médium touchait seulement avec les doigts ressemblait complètement à l'ascension d'un aérostat et se répéta plusieurs fois.

Tantôt la table descendait doucement, tantôt elle retombait avec un grand bruit. Pour faciliter la concentration du fluide et la matérialisation, on diminua la lumière de façon à ce que les autres phénomènes pussent avoir lieu dans une demi-obscurité. Cette demi-obscurité provoqua une multitude d'effets variés et tout à fait inexplicables.

Ce furent d'abord de petites flammes qui apparurent sur la table, et leur nombre augmenta au point de produire une véritable pluie de différents feux qui montaient, descendaient et tourbillonnaient, et remplissaient toute la salle. En même temps des mains, de grandes et de petites, complètement formées touchaient le dos et les épaules des assistants, se glissant dans les cheveux et dans la barbe. En dehors de la table on entendait des coups sourds et de violents coups de marteau qui semblaient venir du plafond, pendant que des bruits analogues se répétaient sur les murs et à l'endroit désigné par les assistants.

La vie semblait déborder dans la salle : tantôt un objet quittant le coin où il se trouvait, s'avançait péniblement ou avec agilité vers le médium ; tantôt un vieux fauteuil effleurant notre dos, venait, sans qu'aucune main humaine le guidât, se placer sur la table ; tantôt des cannes, des sonnettes et des instruments de musique volaient par l'air et battaient la mesure sur le plafond ou légèrement sur les têtes des assistants ; tantôt de mystérieuses mains lumineuses tiraient les sièges : enfin c'était un vrai sabbat de sorciers.

Un des plus intéressants épisodes de la séance fut sans contredit celui où je sentis une main tirer de la poche de mon gilet ma montre pour la poser sur la table avec le cadran bien éclairé, puis s'élever en l'air vers le plafond, et ensuite la monter avec bruit et ouvrir plusieurs fois la boite. Après qu'elle fut montée, je vis ma montre

descendre en se balançant pour toucher, à notre commandement, la bouche, le front et les yeux des personnes présentes.

La série des mystérieuses surprises que nous réservait John King (la signora Eusapia donnait ce nom à la force occulte qui était en elle) n'était pas épuisée. Ainsi, à ma prière, une main douce comme un duvet me soutirait mon argent de ma poche, le versait sur la table, puis le remettait soigneusement à sa place sans qu'il manquât un centime.

Une des personnes présentes, dont les plaisanteries hors de saison avaient choqué le bon John King, en fut aussitôt punie. La main mystérieuse tira du portefeuille d'une autre personne deux cigarettes de Paris, et les mit dans la bouche du mauvais plaisant assis à l'autre bout de la table.

De tous ces phénomènes (l'obscurité n'était pas telle qu'on ne pût distinguer chacun des assistants), je ne mentionne que les faits inexplicables qui se manifestaient sans interruption et quelquefois en même temps dans les différents points de la chambre et sur les têtes de ceux qui étaient présents.

Sur la proposition de l'un de nous, table, consoles, chaises, fauteuils se mirent tous ensemble à battre une marche, accompagnant le son d'un invisible tambourin, pendant que le jeu des mains mystérieuses continuait et que les causes et différents objets volaient dans l'air.

On entendit plusieurs fois des battements de mains d'un effet surprenant. Mais ce qui frappa encore davantage les esprits, ce fut l'expérience suivante :

M. Hirsch évoqua en langue italienne une personne morte, enterrée dans le cimetière de Naples : « Si cela « est possible, dit M. Hirsch, que l'esprit de cette per- « sonne affirme sa présence par le tintement de la sonnette « et en frappant un coup sur la table ! »

A l'instant la sonnette se balança dans l'air comme un oiseau, faisant entendre un léger tintement très distinct, tandis qu'un coup très fort retentit au centre de la table. Puis pendant quelques minutes tout sembla rentrer dans le silence, lorsque soudain M. Hirsch, qui était adossé au mur et qui avec son voisin tenait fortement serrées les mains du médium, se sentit palpé.

M. Hirsch s'écria alors en français : « Si c'est toi, donne-moi un signe. » Et aussitôt tout le monde vit une main caresser tendrement tantôt les épaules, tantôt le visage de M. Hirsch, tandis que le médium s'écriait : « C'est une jeune dame ! »

Après deux baisers que tous entendirent résonner sur la bouche de M. Hirsch (on suppose que c'était Mme Hirsch qui était morte depuis plusieurs années), l'apparition se fondit dans l'air.

Pendant que tout cela se passait, on voyait une main lumineuse enlaçant le corps de M. Hirsch, tandis que le mur et l'air tout autour du médium paraissaient phosphorescents.

J'essayai à mon tour la même expérience, poussé que j'étais par la curiosité. J'évoquai, en langue allemande, notez bien, et mentalement une apparition, et l'effet obtenu fut aussi merveilleux qu'avec M. Hirsch.

Pendant plusieurs minutes des mains me passèrent dans les cheveux, me carressant le visage, la barbe et les épaules, et, après une demande toute mentale et en langue allemande, je reçus sur un point désigné du visage un long baiser que tout le monde entendit retentir.

Des battements de mains répétés au-dessus de nos têtes, l'ascension de la sonnette et le son argentin qu'elle fit entendre terminèrent la séance.

Deux jours après, à midi, dans une grande chambre de l'hôtel de Genève, où j'avais passé plusieurs nuits, ce qui excluait toute espèce de fraude, eut lieu une séance à laquelle j'assistai avec le chevalier Ciolfi, le médium e M. de Fiori.

Comme le temps nous pressait, la séance ne put durer qu'une demi-heure, mais avec une faible lumière nous obtînmes presque tous les phénomènes de la première séance, et la surveillance fut aussi sévère que la première fois.

Dès le commencement, une table s'éleva à une hauteur considérable, pendant que de petites flammes apparaissaient dans la chambre, principalement au-dessus de la tête du médium. Puis se manifestèrent des attouchements de mains invisibles, les chaises furent tirées, et on

entendit sur la table et sur les murs les coups habituels. On m'enleva mes lunettes et enfin la montre de l'un des assistants fut traînée avec sa chaîne autour de la table et ensuite enlevée dans l'air, et, sur le désir exprimé par tous, portée tour à tour sur le front et aux oreilles des personnes présentes.

Le clou de ces espiègleries mystérieuses consista dans les sacs de voyage, qui, placés dans un coin, furent fouillés. Un objet, après nous avoir effleuré la tête à tous, fut jeté violemment sous la table et un sac de voyage de 4 kilos qui était à un bout de la chambre, fut à moitié ouvert enlevé en l'air et jeté devant nous sur la table.

C'est par ce dernier fait que se termina la série des phénomènes, qui, selon l'opinion de la grande majorité du public, ne seraient que tromperies et trucs à l'américaine, alors qu'un certain nombre de psychologues reconnaissent les faits pour vrais et cherchent à les expliquer d'une façon naturelle, c'est-à-dire comme expression d'une force nerveuse qui n'est pas encore suffisamment étudiée et connue.

J'ajouterai à mon tour que j'incline vers l'hypothèse des psychologues auxquels M. le Dr Hans Barth fait allusion; c'est une force qui agit et produit des effets extraordinaires, tout à fait renversants, elle est bien connue, c'est cette force qu'on appelle fluide vital, force animique, force psychique.

Elle semble douée d'intelligence, ou plutôt maniée par une intelligence qui reste invisible, car ses effets sont intelligents, et des effets intelligents ont nécessairement une cause intelligente. Quelle est cette cause? Quel nom lui donnera-t-on?

Horace Pelletier.

Correspondant du Groupe indépendant des études ésotériques.

LES ANABIOSTES

La curieuse correspondance suivante intéressera vivement nos lecteurs, nous en sommes convaincus. Elle montre comment on peut agir sur ce que nous appelons

« l'Astral » des êtres, ce que les médecins nomment la vie organique. Quant à y voir une réfutation des théories animiques, c'est aller un peu loin. L'âme, dans l'organisme, ne règle pas directement les fonctions du rectum, pas plus que la marche du cœur; c'est en confondant l'âme avec la vie qu'on en arrive à des conclusions telles que celles exprimées ci-dessous. Les Anabiostes montrent sur des animaux ce que les fakirs de l'Inde montrent sur eux-mêmes; voilà pourquoi leurs expériencсs méritent d'être connues.

P.

LETTRE DE BERLIN.

(*Correspondance de Bruxelles particulière de la* GAZETTE

Berlin, 21 avril.

LES ANABIOSTES

Vous ne savez très probablement pas ce que c'est qu'un anabioste? Je l'ignorais comme vous, quand on m'a mis en rapport avec quelques-uns de ces intéressants chercheurs d'une science nouvelle qu'on appelle l'anabiose. Ce sont pour la plupart des disciples des grands physiologistes de l'Allemagne moderne, et ils deviendront célèbres aussi, plus célèbres même que leurs maîtres, s'ils réussissent un jour à mettre leurs théories en pratique.

Les anabiostes prétendent qu'ils trouveront les moyens d'arrêter la vie dans l'homme, comme dans les plantes et dans les animaux; puis d'opérer à leur gré, chez les êtres rendus ainsi inanimés, une complète reviviscence!

— Ce serait en quelque sorte la résurrection? leur ai-je demandé.

— En quelque sorte, oui! Nous prenons une plante, un animal, et nous faisons cesser sa vie comme on arrête une horloge dans sa marche. L'organisme, absolument desséché, privé d'air, d'eau, de nourriture, se conserve rigide et inerte, aussi longtemps que nous le voulons, dans un état de paralysie chimique; et, quand nous le voulons, il revient au mouvement, il renaît, il revit enfin comme auparavant?

— Et vous comptez pouvoir faire la même chose avec l'homme?

— Oui et fermement

Il paraît ,que la curiosité des anabiotes a été d'abord attirée par la singulière propriété que possèdent des semences et des plantes de pouvoir germer et continuer de croître alors qu'on croyait que depuis longtemps toute vie devait être supprimée chez elles. On a acquis la certitude que la semence du seigle peut encore germer après cent cinquante ans.

Diverses semences, trouvés dans des tombeaux romains ont produit des plantes ! Ainsi, quoique ces semences fussent restées pendant quinze siècle désséchées, à l'état de vie latente, elles n'avaient pourtant pas perdu leur faculté de germination.

On a desséché des cryptogames en les plaçant pendant une semaine dans le vide ; puis, pendant une autre semaine encore. dans une étuve, et ces cryptogames ont été rendus à la vie par des anabiotes. Ils vous montrent des fougères qu'ils ont gelées et qu'ensuite ils ont revivifiées.

Des plantes, ils ont passé aux animaux, en commençant par les microbes. Ils ont pris des animacules, les ont chauffés jusqu'à cent cinquantes degrès, les ont placés pendant un mois dans le vide et quand on pouvait croire ces êtres minuscules absolument momifiés, on les a rendus à leurs conditions vitales ordinaires — et ils sont revenus à la vie !

La nielle, cette maladie du blé bien connue,est produite par la présence d'un petit ver qu'on nomme aiguillules. Ils ont desséché ces anguillules et les ont tenus dans cet état pendant deux ans. Uu jour, ils les ont humectés et les petits vers ont revécu !

Ces succès les ont fait marcher toujours en avant ; ils se sont pris à congeler des animaux d'organismes plus compliqués, c'est-à-dire occupant une place plus élevée dans la hiérarchie des êtres. Ces organismes dont le corps n'avait plus conservé la moindre trace de vie, dont les tissus étaient durcis par le froid, des êtres que la congélation avait transformés en de véritables morceaux de glace, ont pu cependant être ranimés; il suffisait pour cela de les dégourdir graduellement !

On voit ainsi des brochets, des brèmes, des grenouilles, des carpes et des truites ressusciter après tout un temps

d'inertie absolue. C'est on ne peut plus curieux! Ne pensez pas que la cessation de vie soit seulement apparente, superficielle; non, les animaux durcis de cette façon par le froid sont absolument convertis en glace; ils sont cassants, friables, ce dont on peut facilement se convaincre en en sacrifiant quelques-uns.

Toute trace d'irritabilité nerveuse ou musculaire a complètement disparu; la respiration est éteinte, la digestion, la circulation ne fonctionnent plus; le cœur, qui, comme le foie, a perdu la teinte caractéristique vitale, est arrêté dans son activité. C'est donc bien l'arrêt absolu de la vie; l'organisme est réduit à une chose inerte, inanimée, c'est la mort — et le brochet revit!! les grenouilles redeviennent alertes!

Les œufs fécondés frais peuvent également être congelés tout à fait sans inconvénient pour le développement ultérieur du germe; et même, si l'œuf contient déjà un petit poussin près d'éclore, on peut le faire geler à tel point que toute vie y soit arrêtée. Il suffit, pour le ranimer, d'avoir soin de le faire dégeler graduellement.

Voilà ce que font, ce que démontrent les anabiostes. En faisant baisser la température du milieu ambiant, ou bien en recourant à la dessication, ils immobilisent la vie; puis, en restituant à l'organisme la chaleur ou l'eau nécessaire, ils le remettent en mouvement.

On connait l'hibernation de certains animaux; mais ce qu'on sait moins, c'est que les Indiens, les Yogi, sont depuis longtemps parvenus à produire sur eux-mêmes le phénomène de l'anabiose atténuée, Ces ascètes, après une sorte d'entrainement, de longues préparations, qui ont toutes pour but de se rendre graduellement insensibles, de diminuer l'activité vitale, de la réduire à un minimum, comme on diminue la flamme d'une lampe, se font enterrer vivants et restent sous terre engourdis, plongés dans un état de mort apparente. On m'a montré la photographie d'un Yogi, qui « dormait », ayant la tête couverte d'une montagne de terre.

On fait revivre les membres amputés, un bras, par exemple, en y injectant du sang rouge. On voit alors reparaître la chaleur, la contractilité musculaire, la sensibilité, etc.

Les anabiotes affirment que la tête d'un chien familier,

complètement séparée du tronc, se ranime quand on y injecte du sang : que les paupière se rouvrent, les yeux regardent les personnes présentes et que si l'on appelle l'animal par son nom, ils se tournent du côté d'où vient l'appel !

Le curare, poison paralyseur par excellence, engourdit presque instantanément celui l'a pris. Le poumon se trouve paralysé, la respiration cesse : après une dizaine de minutes, l'homme ou l'animal cesse de vivre ; mais qu'on établisse la respiration artificielle ; qu'on introduise l'air au moyen d'un soufflet respiratoire, et l'être revit ! Virchow a fait revivre ainsi une quantité d'animaux.

Et c'est alors, quand ils vous ont dit et montré tout cela, que les anabiostes, tirent leurs conclusions. « C'est nous qui démontrerons, qui avons déjà démontré que l'âme humaine n'existe pas. L'animisme nous vient d'époques où régnait la plus complète ignorance au sujet des phénomènes physiologiques. La vie est une fonction purement corporelle. Nous pouvons, dès à présent, de mille manières, accélérer, ralentir, perturber et arrêter à notre gré, à l'aide des moyens purement mécaniques, l'activité vitale dans un individu.

« Ce n'est donc pas une essence ou puissance extra-matérielle, sans quoi nous ne pourrions pas l'atteindre avec des moyens physiques. Non ! la vie est un physico-chimique, engendré, comme le sont tous les autres, par des conditions matérielles. L'âme n'a rien à faire dans tout cela :

« Laissez notre science faire ses progrès, et quand, dans un certain temps, nous pourrons soumettre nos grandes expériences au monde étonné, on verra que l'homme est son corps, ni plus ni moins. »

Ainsi, quelques kilos de chair et d'os ? Si au moins ça pouvait nous apprendre à devenir plus humbles !

La Débâcle [1]

Hier a paru le dernier ouvrage de M. Zola, le dernier en date, s'entend, s'entend, et non l'ultime, car la série des Rougon-Macquart peut se prolonger jusqu'à la mort du prince impérial.

La *Débâcle*, c'est la fin de l'Empire, c'est l'armée française, hélas! en désordre, marchant au hasard et sans unité morale, contre une armée allemande qui sait ce qu'elle veut, qui ne songe à aucune révolution, qui obéit, qui procède mathématiquement à l'invasion, et ne fait pas un pas sans savoir où est l'ennemi, ce qu'il fait, où il va.

En vérité, la partie était trop inégale moralement et matériellement. Le courage ne peut suppléer à tout, surtout avec les armes à longues portées.

L'histoire de la guerre, depuis qu'on se bat, c'est-à-dire depuis qu'il y a des hommes, est par elle-même un enseignement curieux où se reflète l'histoire des sociétés. On a commencé par se battre à coups de poings, puis à coups de bâtons, et enfin à coups de cailloux, à l'abri d'un arbre ou d'un rocher. C'est une évolution complète qui, du monde préhistorique jusqu'à nous, va se reproduire indéfiniment.

Ceux qui lançaient des cailloux ont été traités de lâches par ceux qui avaient surtout de bons biceps, et l'on s'est rapproché pour se battre avec les instruments grossièrement fabriqués, la hache de silex, et enfin est venu le javelot remplaçant les cailloux. Bientôt la flèche est inventée, et, plus tard, on revient aux cailloux ou plutôt aux quartiers de roche avec la lourde balistique, la formidable catapulte.

La chevalerie revient aux combats corps à corps qui demandent force et courage, mais bientôt les archers anglais d'une part, et les longues lances des Suisses, d'autre part, l'emportent sur la force et le courage. Enfin l'artillerie fait son entrée dans le monde. Le fusil rem-

---

(1) L'étude suivante mérite d'être connue de nos lecteurs par l'application que fait l'auteur à la Guerre d'une théorie très originale. Il est bien entendu que l'auteur est seul responsable des opinions qu'il émet au point de vue politique.

N. D. L. D.

place la flèche, et de plus en plus le combat s'éloigne jusqu'à ce que les combattants soient tués sans même savoir d'où vient la mort.

*
* *

La force physique est au premier plan, dans cette évolution ; l'adresse et le courage vinnent ensuite lui faire échec, et le dernier mot reste à la prudence habile et savante, au calcul.

Le muscle triomphe tout d'abord ; les nerfs l'emportent en second lieu, et enfin c'est la tête qui joue le rôle principal.

Ainsi l'évolution est bien marquée par la force brutale, l'adresse, la volonté et enfin l'habileté des calculs. Notre erreur en France a toujours été de ne compter que sur les premiers termes de cette donnée, et de nous refuser au terme de l'évolution.

Déjà au temps de Jeanne d'Arc le courage des chevaliers français venait échouer contre les archers anglais, et l'héroïne avait grand mal à décider ces amoureux de la bataille à laisser passer devant eux leurs archers, et à se réserver pour la fin du combat. Notre tempérament n'a pas varié depuis lors, et il a fallu la grande débâcle de 1870-71 pour nous éclairer sur la supériorité de la discipline et des mathématiques à l'encontre du courage.

Cette terrible guerre a démontré ce fait curieux que nous avions été battus par la stratégie offensive des Allemands avec une tactique défensive, tandis que nous nous obstinions à employer une tactique offensive avec une stratégie défensive.

L'Allemand ne faisait pas un pas en avant, sans établir solidement ses assises et assurer la possession du terrain conquis. S'il entrait en contact avec l'ennemi, il faisait tout d'abord avancer le canon, engageait le combat de loin et creusait des tranchées pour mettre à l'abri ses soldats. Tranquille sur ces appuis, il attendait le retour de la *furia francese*, nous recevait par un feu terrible à bout portant, et n'avançait de nouveau que lorsque nous avions renoncé à l'attaque de ses positions, et que par des mouvements tournants il nous avait forcés à la retraite.

*
* *

Pensez-vous que je vais faire ici un cours de stratégie, alors que je n'y puis comprendre que ce qu'enseignent le bon sens et la synthèse de l'histoire.

C'est le livre de M. Zola qui m'a conduit à ces déductions ; la débâcle matérielle de la France il y a vingt et un ans me faisait penser à la débâcle morale à laquelle nous assistons en ce moment.

Du livre je n'ai rien à dire à cette plalce, sinon qu'il m'a saisi par un audacieux et grand oubli de l'amour, par des peintures merveilleuses dans le détail, et par une dislocation morale qui ne s'attaque qu'aux causes matérielles du désastre. M. Zola n'a vu que la débâcle d'un empire établi par l'armée et tombant par la désaffection de l'armée ; il n'a été ni plus loin ni plus en arrière ; il n'a pas su s'élever plus haut.

J'imagine cependant que la débâcle morale avait ses origines encore plus loin que l'empire, et qu'elle s'achève aujourd'hui dans cette cacophonie de toutes les langues.

J'imagine aussi que ce qui est vrai dans l'histoire des guerres est vrai également dans l'histoire des sociétés civiles. Si la force du nombre y tient la première place, le courage et la volonté l'emportent sur le nombre, et, en définitive, c'est l'habileté, ce sont les calculs savants qui brisent les volontés les mieux trempées. Les Pierre l'Ermite entraînent les foules ; les Gênois en profitent.

Notre société est pleine de Gênois qui rient de la crédulité des foules et en profitent savamment, qui exploitent la naïveté des âmes simples, et mettent en coupe réglée les passions humaines. L'héroïsme ne peut rien contre ces abrités ; il se brise contre un mur. Les pièges sont à tous les pas, et plus fière est l'allure du combattant, plus sûre est aussi sa chute.

C'est la tête qui l'emporte dans notre vie sociale, mais c'est la tête d'un coquin. Nous sommes arrivés à la dernière période de l'évolution ; mais elle s'accomplit de telle sorte que mieux vaudrait encore le retour à la force brutale, au premier degré d'un nouveau tour de la roue éternellement tournante.

Ayez raison, cent fois raison : on vous prouvera que vous avez tort d'avoir raison quand les plus malins ont tort.

Et c'est pourquoi tant de gens se disent qu'il vaut mieux être avec ceux qui ont tort, parce qu'on a raison d'avoir tort quand les plus forts n'ont pas raison.

Il est écrit : *Beati qui esuriunt justiciam*, mais je crains bien que ce ne soit pour l'autre monde.

LOUIS DE MEURVILLE

(*Gazette de France.*)

UNE CURE

Lord Dembigh, un des plus grands seigneurs irlandais, et par conséquent très catholique, décrit la cure miraculeuse faite à sa femme, Lady Dembigh Lambers Fielding, qui avait une sciatique de la pire espèce; elle fut guérie par une paysanne près de Faliquo, dont la famille avait un pouvoir miraculeux de guérir qui provenait de loin, puisqu'il datait de Saint-Pierre et Saint-Paul. Cette famille se nommait Camelli. Ils reçurent les apôtres pendant un grand orage; comme récompense, elle obtint le pouvoir par l'évocation et le signe de croix, et pouvait guérir tous les rhumatismes et autres souffrances. Ce pouvoir concernait seulement les descendants mâles d'une ligne directe et habitants de l'endroit. Lord Dembigh connaissait des cas bien extraordinaires qu'il venait d'expérimenter pendant les trois dernières années de sa vie, des cures instantanées par les mêmes moyens. (*Review of Review.*)

COURRIER BIBLIOGRAPHIQUE

Les Chants du Kosmos, par Maurice Largeris, un vol. in-12.
En vente à la librairie du Merveilleux.

Les quelque soixante pièces de vers qui composent ce petit recueil sont une glorification des doctrines panthéistes : on aura une notion générale de ce qu'il contient en lisant la préface, dans laquelle l'auteur a consigné, d'une façon peut-être emphatique, un succinct résumé des méditations qui l'ont conduit aux théories de Spinoza. Ce « modeste recueil », comme l'intitule M. Largeris, se divise en cinq parties : Sonnets amers, Ame et Kosmos, Visions terrestres, Visions lointaines, Chansons du Kosmos ; il nous décrit successivement « l'ouverture de son âme, qui est en somme une amertume résignée, et

qui n'arrive jamais aux blasphèmes» ; les pièces suivantes commencent déjà à dégager, malgré un reste de pessimisme, des conceptions panthéistiques ; la troisième et la quatrième partie « renferment ou de pures aspirations de l'âme, ou plus souvent peut-être de simples requêtes aux choses terrestres et supra-terrestres » ; enfin « les chansons du Kosmos constituent, comme l'indique le titre, une série de pièces en lesquelles les êtres et les choses racontaient leur propre histoire ».

Le but que s'était proposé le poète était donc fort difficile à atteindre : revêtir d'une forme poétique une doctrine, surtout lorsque, comme on le voit dans les dernières pièces, cette doctrine est appuyée sur des faits et des termes scientifiques. Allier la science et l'inspiration : beaucoup l'ont tenté, combien peu ont-ils obtenu, comme résultat, une œuvre harmonisée ! — M. Largeris, s'il avait réussi, se serait placé du premier coup au rang des Moïse et des Orphée ; aussi les parties de son œuvre où il ne fait qu'exprimer ses propres sentiments sont-elles de beaucoup supérieures aux autres ; même au point de vue prosodique je trouve le vers des *Chansons du Kosmos* moins souple, moins harmonieux, moins riche de rimes, que celui des précédentes parties. — Malgré ces quelques dissonances, l'œuvre de M. Largeris, écrite dans une langue éminemment claire, reste intéressante et très louable pour la noblesse des sentiments qui l'ont inspirée et la vérité des idées qu'elle défend ; lui-même l'a d'ailleurs fort nettement définie en terminant sa préface : « En me portant, dit-il, l'interprète des choses et le chantre du Kosmos, je n'ai voulu que faire œuvre de poète et rien de plus », et c'est ce qu'il me semble avoir assez pleinement réussi.

Sédir,

MORT A L'OCCULTISME

Nos revues prennent chaque jour une importance plus considérable ; nos correspondants et nos branches augmentent régulièrement chaque mois, et les conférences

du Quartier Général attirent chaque fois un public aussi nombreux que choisi. Las de piétiner sur place et d'entendre toujours les mêmes déclamations et les mêmes attaques, le public sérieux vient à l'étude de l'occultisme, et nos Groupes d'études travaillent activement.

Il manquait à notre succès une consécration, quelque chose qui indiquât bien combien ce succès exaspère ceux qui voient leur salle délaissée par les gens sérieux, ceux qui sont les meilleurs auxiliaires de notre mouvement, tout en voulant l'enrayer; cette consécration, M. P. Gaetan Leymarie vient de nous la fournir — et nous l'en remercions bien vivement.

Il y a quelques mois, un médium italien nommé G. Palazzi, publiait une brochure des plus amusantes. Ces « monstres d'occultistes », étaient traités de la belle façon, et l'on y démontrait *à l'italienne* que les traditions ésotériques de l'antiquité sont bel et bien perdues. A la suite de cette brochure, nous avons reçu d'Italie vingt-cinq demandes de spécimen de l'*Initiation*, suivies de dix abonnements à notre revue. C'est peu ; mais enfin M. Palazzi mérite déjà la reconnaissance de notre éditeur.

Or, M. Gaetan Leymarie veillait, et aidé par M. le commandant Dufilhol (en retraite), il vient de consacrer quelques beaux deniers à traduire l'œuvre de M. Palazzi et à l'éditer. Nous prions donc tous les journaux spirites, généralement à court de copie, de donner la plus grande publicité possible à cet ouvrage. Nous espérons ainsi que les dix adhérents que cette brochure nous a value en Italie décupleront, et que c'est une centaine de nouveaux membres dont nous serons redevables à la générosité de M. Gaetan Leymarie.

Mais les arguments de M. Palazzi, me direz-vous ?

Il se trouve que, sans le vouloir, nous avons mis ce pauvre auteur face à face avec son manque d'érudition. Dans une petite brochure de 72 pages : *la Science des Mages* qui vient de paraître, nous avons pris la peine de citer siècle par siècle, depuis 500 av. J.-C., une série d'auteurs qui démontrent que, pour une fois, les arguments de M. Palazzi sont aussi solides que son savoir en Kabbale.

*
* *

C'est avec grand plaisir que nous nous occuperions des arguments de M. Rouxel dans sa brochure : *Spiritisme et Occultisme*, s'il était question de science occulte, dans cet opuscule. J'y vois des phrases creuses, des mots sanscrits incompris et des invites à la polémique. Si c'est là le but cherché par M. P. G. Leymarie, encore une fois, nous avons mieux à faire et nous laissons aux Revues à court de copie le soin de remplir leur numéro d'attaques et d'insinuations plus amusantes que perfides. — On nous accuse d'être orgueilleux. Eh bien! lorsque nous comparons nos efforts pour propager le Spiritualisme à des procédés qui déconsidèrent leurs auteurs et éloignent à juste titre les gens sérieux d'un tel milieu, nous ne saurions cacher notre satisfaction. Tout cela montre que ces Occultistes dont on cherche à dénaturer les idées ont le droit d'être fiers d'un mouvement pour lequel ils ont sacrifié leurs propres deniers, sans jamais demander une cotisation ni quoi que ce soit d'approchant à leurs adhérents. Dans ces conditions, on peut poursuivre sa route avec la certitude d'avoir fait son devoir, quel que soit le résultat final.

Des brochures comme celles de MM. Palazzi et Rouxel ne peuvent qu'être des plus profitables à notre cause *à tous les points de vue;* aussi serons-nous très heureux si M. P. G. Leymarie veut bien nous en offrir une petite série. La bibliothèque de la rue de Chabanais ne peut qu'en recevoir un nouveau lustre.

L'ÉCHO DE LA SEMAINE (rédacteur en chef : Victor Tissot) publie dans son numéro du 3 juillet les articles suivants :

Gonzague Privat, les Femmes à l'Académie, Chronique. — Jacques Saint-Cère, Indiscrétions et indications. — Henri Rochefort, Chacun pour soi. — Jules Renard, Le Bouchon. — Jean Sigur, Avrilette. — Henri Garnel, Edouard Pailleron, Portrait contemporain. — François Fêbia, Ce que disent les corbeaux. — Emile Richebourg,

Le million du père Raclot. – EMILE ZOLA, A Bazeilles, Épisode de la Débâcle.—FÉLIX RÉGAMEY, Un coin de Japon aux portes de Paris. — PAUL FERRIER, Une larme de Bismarck. — GRAINDORGE, La rentrée du Jury. — ANATOLE FRANCE, La Débâcle, par Emile Zola, Semaine littéraire. — Cte DE PARDIELLAN, Chronique militaire. — ROBERT HOUDIN, Physique amusante. — Une Parisienne, La Vie mondaine. Le Chercheur, Le Tour du Monde.

Livres, Semaine financière. Correspondance.

En vente partout, 15 cent. le numéro.—Abonnements : *France* : 6 francs par an, *Union postale* : 8 francs ; dont 3 fr. sont remboursés en ouvrages de la librairie Dentu (demander la liste des volumes-primes). — Envoi *franco* de numéros spécimens de l'*Echo* sur demande, 3, place de Valois, Paris.

L'abondance de matières nous oblige à remettre au mois prochain « la REVUE DES REVUES » de Sédir.

CORRESPONDANCE

———

Dimanche 19 juin.

A MONSIEUR LAURENT TAILLADE

MONSIEUR,

Lisant par hasard un numéro de l'*Initiation*, juin 92, à propos d'un livre d'Ed. Dubus, je trouve mon nom cité. Permettez-moi de m'étonner de cette citation, et, encore que vous parliez de moi sans probablement connaître de ma musique, j'ai publié d'ailleurs trop peu de choses, et trop peu fait parler de moi, pour que puisse s'orienter le plus humble des groins.

Vous choisissez mal vos noms, n'étant justement connu que par de rares personnes, parmi lesquelles, je crois, vous comptez des amis.

J'ai trop de plaisir à avoir pour vous une grande admiration pour ne pas croire à un malentendu, et je ne voudrais pas vous accuser à votre tour d'un peu d'ignorance, au moins à mon égard.

Recevez mes salutations distinguées.

L. Debussy,

42, rue de Londres.

NÉCROLOGIE

Notre ami dévoué M. Louis Bataillard, d'Oyonax (Ain), nous transmet la triste nouvelle de la mort de son père, M. Louis-Joseph Bataillard.

Nous nous associons tous à la douleur de notre ami et nous le prions d'agréer nos bien vifs compliments de condoléance.

Edmond Bazire, qui fut dès la première heure un des rédacteurs de l'*Initiation* comme poète, vient de mourir. — Bazire a toujours été un homme de cœur, et ses adversaires politiques eux-mêmes ont su reconnaître sa droiture et son dévouement.

Notre imprimeur et ami M. Arrault vient d'avoir la douleur de perdre un fils de 17 ans. Au nom de toute la rédaction, nous joignons nos condoléances à toutes les marques de sympathie que M. Arrault a reçues en cette triste occasion.

Nouvelles Diverses

En même temps que ce numéro, c'est-à-dire le 15 juillet, la remarquable revue littéraire, *La Plume*, 31, rue Bonaparte, Paris, publie un numéro exceptionnel consacré à LA MAGIE, sous la direction de Papus. Ce numéro contient des articles inédits de Stanislas de Guaîta, Emile Michelet, Augustin Chaboseau, Jules Lermina, Jules Bois, Lucien Mauchel, Ch. Dubourg, etc., etc. Nous recommandons ce numéro à tous nos lecteurs.

*
* *

Nous sommes heureux d'annoncer à nos amis que la directrice de la *Bibliothèque internationale des Œuvres des femmes*, Mlle A. de Wolska, vient de recevoir de l'auteur, l'autorisation de traduire en anglais les poésies de S. A. le grand duc Constantin.

*
* *

Pour la rentrée, de nouvelles organisation sont en voie d'achèvement au *Groupe indépendant d'études ésotériques*. Nous aurons l'occasion d'en parler prochainement.

Marc Haven.

LIVRES REÇUS

MARN HAVEN. *Turris Eburnea*. Une élégante plaquette. Chamuel éditeur, (compte-rendu prochainement.)

ADRIEN REMACLE. *La Passante*, roman d'une âme. (Analyse dans un prochain numéro).

J. D. PALLENAY. *L'Invisible*, avec un frontispice de Georges Morron. Bruxelles (Lacomblez). 1 vol. in-18, 3 fr. 50, (compte-rendu détaillé prochainement.)

Le Gérant : ENCAUSSE.

IMP. E. ARRAULT ET Cie, 6, RUE DE LA PRÉFECTURE, TOURS.

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

DIRECTION
14, rue de Strasbourg, 14
PARIS

DIRECTEUR : **PAPUS**
DIRECTEUR-ADJOINT : Lucien MAUCHEL
Rédacteur en chef :
George MONTIÈRE
Secrétaires de la Rédaction :
CH. BARLET. — J. LEJAY

ADMINISTRATION
ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO
G. CARRÉ
58, rue Saint-André-des-Arts
PARIS

FRANCE, un an. 10 fr.
ÉTRANGER, — 12 fr.

RÉDACTION : *14, rue de Strasbourg.* — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés *à* *rédaction*. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rend à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujo composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc pas au plus tôt que le mois suivant.

LIVRES ET REVUES. — Tout livre ou brochure dont la rédac recevra deux exemplaires sera sûrement annoncé et analysé s a lieu. Les Revues qui désirent faire l'échange sont priée s'adresser à la rédaction.

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS. — Les abonnem sont d'un an et se paient d'avance à l'Administration par ma bon de poste ou autrement, 58, rue Saint-André-des-Arts.

D

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET CIE.

Nouvelles Diverses

En même temps que ce numéro, c'est-à-dire le 15 juillet, la remarquable revue littéraire, *La Plume*, 31, rue Bonaparte, Paris, publie un numéro exceptionnel consacré à LA MAGIE, sous la direction de Papus. Ce numéro contient des articles inédits de Stanislas de Guaïta, Emile Michelet, Augustin Chaboseau, Jules Lermina, Jules Bois, Lucien Mauchel, Ch. Dubourg, etc., etc. Nous recommandons ce numéro à tous nos lecteurs.

***

Nous sommes heureux d'annoncer à nos amis que la directrice de la *Bibliotheque internationale des Œuvres des femmes*, Mlle A. de Wolska, vient de recevoir de l'auteur, l'autorisation de traduire en anglais les poésies de S. A. le grand duc Constantin.

***

Pour la rentrée, de nouvelles organisation sont en voie d'achèvement au *Groupe indépendant d'études ésotériques*. Nous aurons l'occasion d'en parler prochainement.

Marc Haven.

LIVRES REÇUS

MARN HAVEN. *Turris Eburnea*. Une élégante plaquette. Chamuel éditeur, (compte-rendu prochainement.)

ADRIEN REMACLE. *La Passante*, roman d'une âme. (Analyse dans un prochain numéro).

J. D. PALLENAY. *L'Invisible*, avec un frontispice de Georges Morron. Bruxelles (Lacomblez). 1 vol. in-18, 3 fr. 50, (compte-rendu détaillé prochainement.)

Le Gérant : ENCAUSSE.

IMP. E. ARRAULT ET Cie, 6, RUE DE LA PRÉFECTURE, TOURS.

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

DIRECTION
14, rue de Strasbourg, 14
PARIS
Directeur : PAPUS
Directeur-adjoint : Lucien MAUCHEL
Rédacteur en chef :
George MONTIÈRE
Secrétaires de la Rédaction :
CH. BARLET. — J. LEJAY

ADMINISTRATION
ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO
G. CARRÉ
58, rue Saint-André-des-Arts
PARIS

FRANCE, un an. 10 fr.
ÉTRANGER, — 12 fr.

RÉDACTION : *14, rue de Strasbourg.* — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

Manuscrits. — Les manuscrits doivent être adressés *à rédaction*. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rend à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujou composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc pas au plus tôt que le mois suivant.

Livres et Revues. — Tout livre ou brochure dont la rédac recevra deux exemplaires sera sûrement annoncé et analysé s a lieu. Les Revues qui désirent faire l'échange sont priée s'adresser à la rédaction.

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS. — Les abonnem sont d'un an et se paient d'avance à l'Administration par ma bon de poste ou autrement, 58, rue Saint-André-des-Arts.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET CIE.